

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

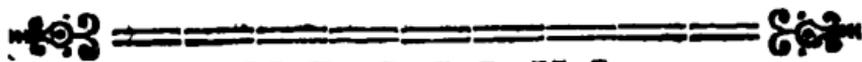
*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des  
Pais Etrangers.*

*DEDIÉ AU ROI.*

NOVEMBRE 1756.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C L V I.





# JOURNAL HELVETIQUE,

NOVEMBRE 1756.



## PARAPHRASE

*Du Discours de ST. PAUL à l'Aréopage, avec  
des Remarques critiques.*

Actes XVII. 16.

**I**L m'est tombé entre les mains une espèce de Paraphrase raisonnée du Discours que *St. Paul* fit autrefois à *Athènes*. Elle m'a paru mériter d'être publiée. Le sujet est déjà intéressant par lui même. Cet Apôtre, dans son Discours, trace un plan abrégé de la Religion naturelle, qui ne demande qu'à être un peu développé & étendu. Un semblable sujet convient autant, & peut-être mieux, à un *Journal* qu'à la Chaire. Je me flate que l'Auteur ne trouvera pas mauvais, que je publie cette Composition, quoi que sans son aveu. Il voudra bien me permettre encore de retrancher quelques unes de ses Remar-

ques , & d'y en ajouter d'autres. En cas que cela lui fasse de la peine, j'espère que le Public ne laissera pas de me faire quelque gré, de lui avoir fait conoitre ce petit Ouvrage.

*St. Luc* nous décrivant les Voyages Apostoliques de *St. Paul*, l'a conduit jusqu'à *Athènes*, où il lui fait attendre *Silas* & *Timothee*, qui étoient restés à *Bérée*. Mais son zèle ne pouvoit demeurer oisif. Le voilà dans *Athènes*, cette Ville célèbre, sur tout par les Sciences qui s'y enseignoient, & par le concours des habiles Gens qui s'y rendoient de toutes les parties de l'Empire *Romain*. Elle étoit regardée alors come l'Académie générale de toutes les belles conoissances. Mais que vient faire *St. Paul* dans cette fameuse Ecole? Vient-il prendre des Leçons des subtils Philosophes, des éloquens Orateurs, qui atiroient tant de Disciples à leurs Ecoles? Bien loin de là; il se propose de les enseigner eux mêmes: Il va leur faire voir, que rien n'est plus vain que leur prétendue Sagesse, & que la Doctrine de l'Évangile l'emporte infiniment sur toute leur Philosophie.

Si les *Athéniens* pouvoient passer pour un Peuple très éclairé, cela n'empêchoit pas, qu'ils ne fussent en même tems fort superstitieux. La Sagesse tant vantée de leurs Philosophes ne les avoit pas empêché de s'égarer. La Ville, qui se piquoit d'être la plus

sage de l'Univers , ne laissoit pas d'être plongée dans l'Idolatrie. *St. Paul* en est vivement frappé : *Il se sentit le cœur outré, en voyant cette Ville toute abandonnée à l'Idolatrie. V. 17.*

Cet Apôtre , se promenant dans *Athènes* , trouve à chaque pas des Idoles. Il y avoit une si grande quantité de Statües des Dieux , qu'on pouvoit leur apliquer ce qui avoit été dit dans une autre ocaſion , qu'il étoit plus aisé d'y trouver un Dieu qu'un Home \*. Ce Spectacle fait une vive impression sur *St. Paul*. Il se sent affigé , & même irrité , en voyant une Ville, si éclairée d'ailleurs , plongée dans une si grossière Idolatrie. A cette vüe , son zèle s'enflame d'une manière extraordinaire.

*St. Luc* nous décrit ensuite les occupations de *St. Paul* à *Athènes*. Tantôt il alloit dans les Sinagogues disputer contre les *Juifs* incrédules , & tantôt il s'arrêtoit dans les Places publiques , pour tâcher de ramener les *Athéniens* , des Idoles , au Dieu vivant , Créateur du Monde. Quand on a à cœur l'œuvre de Dieu come lui , on y travaille en tout tems & en tout lieu , aussi bien dans les Places publiques, que dans les Temples.

*V. 18. Il y eût aussi quelques Philosophes*

K k 3

---

\* *Petrone* avoit dit cela de *Rome*.

*Epicuriens* & *Stoïciens*, qui disputèrent avec lui. Ces deux Sectes de Philosophes étoient les plus éloignées de la Religion Chrétienne. Les *Stoïciens*, remplis de l'idée d'une fausse Sagesse, mettoient leurs prétendus Sages au dessus même des Dieux. Ils croioient encore, que tout arrive par une fatale nécessité. Les *Epicuriens* ne croioient pas que Dieu eût créé le Monde, ni qu'il le gouvernât, par sa Providence. Ils ne reconnoissoient ni les peines, ni les recompenses d'une autre Vie. Cette Secte, qui ne s'élevoit jamais au dessus des Sens & de la Matière, ne méritoit pas le nom de Philosophes, mais sur tout étoit peu propre à fournir des Disciples au Christianisme. La fausse Vertu des *Stoïciens* n'étoit pas un moindre obstacle à la Foi Chrétienne, & peut-être auroit-il été encore plus facile de corriger les Vices grossiers des uns, que la fastueuse Vertu des autres.

Quelques uns de ces Philosophes s'étant arrêtés par curiosité, pour s'informer de ce que disoit un Home, qui parloit dans les Rues devant une foule de Peuple, ne comprirent rien à ses Raisonnemens. Ils le regardèrent come un Discoureur, qui parloit à tort & à travers, & qui ne savoit pas trop ce qu'il disoit. Ils ne crurent pas que cela méritât leur attention & tâchèrent de jeter

du ridicule sur les Discours de *St. Paul*. *Que veut dire ce Babillard*, s'écrièrent-ils ?

✓. 18. *D'autres disoient ; Il nous annonce des Dieux étrangers , & cela parce qu'il leur parloit de Jésus & de la Résurrection.*

Les *Athéniens* entendant *St. Paul* parler de *J. C.* qui avoit fait quantité de Prodiges dans la *Judée*, & qui étoit ressuscité d'une manière si merveilleuse, s'imaginèrent que c'étoit là encore quelque nouvelle Divinité, qu'il vouloit établir dans leur Ville. *St. Chrisostome* croit qu'ils prirent aussi la *Résurrection*, pour une Déesse qu'on leur proposoit d'adorer. C'étoit la manie des *Païens*, de se faire des Dieux & des Déeses de toutes choses, quelquefois d'un mot.

✓. 19. *Ils le prirent donc & le menèrent à l'Aréopage, où ils lui dirent, Ne pourrions nous pas savoir quelle est cette nouvelle Doctrine que vous publiés ?*

L'*Aréopage* étoit un endroit d'*Athènes* où s'assembloit le Sénat, pour juger, sans apel, des Causes criminelles, & sur tout celles de la Religion. Ce Tribunal étoit fameux par la gravité & la sévérité de ceux qui y rendoient la Justice. La plupart des Interprètes ont crû, que l'on mena *St. Paul* devant

ces Juges, pour le faire condaner come aiant violé les Loix du País, car il n'étoit pas permis à un Particulier d'introduire une Divinité étrangère. Mais depuis que les Romains étoient les Maitres de la Grèce, l'Aréopage n'étoit plus ce qu'il avoit été. Au tems de *St. Paul* on ne voioit plus que l'image de cet ancien & fameux Tribunal. Alors l'Aréopage étoit moins le Siège de la Justice, qu'un Rendez vous de Curieux & de Savans. Ne croions donc pas que le Discours, rapporté dans ce Chapitre, ait été prononcé en plein Sénat. L'Aréopage peut simplement signifier ici, le quartier où étoit le Palais. *St. Luc* ne fait mention ni d'acufation, ni de défense, ni de jugement. Ce sont des Philosophes, qui demandent à l'Apôtre, s'il n'y a pas moien de savoir quelle est cette Doctrine qu'il débite. L'Historien sacré nous fait le caractère de ceux qui composoient l'Auditoire de *St. Paul*, come de Gens oisifs pour la plûpart, dont toute l'occupation étoit d'apprendre & de dire des Nouvelles; ce qui ne répond point à l'idée que l'on a ordinairement du Sénat d'*Athènes*. *St. Paul* lui même ne paroissoit pas adresser la parole à des Juges, mais à une Assemblée composée de toutes sortes de personnes. *Athéniens*, leur dit-il tout simplement, au lieu qu'il auroit dû les apeller *Illustres Sénateurs*.

teurs. Par l'*Aréopage* il faut donc entendre simplement ici une Place où les *Athéniens* avoient coutume de s'assembler, pour s'entretenir & pour se promener, plutôt que le lieu même où se rendoit la Justice. \*

La Remarque qu'ajoute l'Historien peut apuier cette explication. *Or tous les Athéniens, dit-il, & les Etrangers qui demeuroient dans leur Ville, n'étoient occupés qu'à dire ou à entendre des Nouvelles.* §. 21.

C'étoit là leur goût dominant: Par la raison que dans cette Ville il y avoit un grand abord d'Etrangers curieux, la passion des nouvelles devoit y être plus grande qu'ailleurs. On observe que les grandes Villes sont ordinairement ataquées de cette maladie. Mais il est plus important de nous occuper du Discours même de *St. Paul*, que du Lieu où il le prononce.

§. 22. *Paul étant dans l'Aréopage, leur dit; Je remarque, ô Athéniens, qu'en tou-*

\* Le Père *Hardouin* compare le lieu dont il s'agit ici, au Jardin du *Luxembourg* à Paris, qui est le Rendez-vous des Nouvellistes désœuvrés. Il traite même de Fables, bien de belles choses qu'on a débitées de l'Ancien *Aréopage*: Par exemple que les Juges s'assembloient en plein air. *J'aimerois autant, dit-il, qu'on fit siéger le Parlement de Paris à découvert dans le Jardin du Luxembourg.*

*tes choses , vous êtes pour ainsi dire , trop dévots.*

Le Titre de *Dévots* qu'il leur donne , pouvoit se prendre en bone, & en mauvaise part. Il signifie l'attachement à la Religion , qui est une chose fort louable ; mais il peut aussi marquer la superstition. Il n'est pas difficile d'apercevoir beaucoup d'art & de sagesse dans ce Discours de *St. Paul*. Il veut leur faire sentir l'irrégularité de leur Culte, combattre leur Sentiment sur la pluralité des Dieux ; mais il leur parle là dessus d'une manière très mesurée , & dont ils ne pouvoient point s'ofenser. Le reproche qu'il leur fait est tempéré par une espèce d'éloge : Il leur dit , que s'ils péchent , c'est par trop de piété.

On ne peut pas soupçonner *St. Paul* d'indifférence & de froideur pour les Erreurs & le faux Culte des *Paiens* de son tems. Le Zèle est son caractère propre. Son *Cœur s'aigrit en lui même* , en voiant une Ville célèbre toute plongée dans l'Idolatrie ; mais il fait se modérer , & à cette occasion , il ne marque aucun emportement. Il ne donne point de noms odieux aux objets de la Superstition des *Athéniens*. Il évite de les appeler Idolâtres : Il leur dit simplement , qu'il les trouve trop dévots , qu'ils lui paroissent religieux jusqu'à l'excès : Dans le fond il

veut les blamer, mais le reproche qu'il leur fait est envelopé sous une espèce de louange. Pourquoi tant de ménagement? C'est parce qu'il fait, que le véritable zèle doit être temperé par la douceur; c'est qu'il regarde les *Athéniens*, non come des Objets de haine, mais come de pauvres Errans, que Dieu présente à sa compassion. Toute sa conduite dans cette Ville ne respire que charité & que douceur.

✓. 23. *Ayant considéré en passant les Dieux que vous adorés, j'ai même trouvé un Autel avec cette Inscription, AU DIEU INCONU.*

✓ C'est come s'il leur disoit, Je vois, que votre délicatesse est si grande sur le chapitre de la Religion, que dans la crainte de laisser quelque Divinité sans culte & sans honneur, vous érigés même des Autels au Dieu inconnu.

Cet Apôtre continue à employer des tours insinuans, pour les ramener au Culte du vrai Dieu. Il a encore soin d'écarter tout ce qui pourroit ofenser ceux à qui il parle. Ce n'est point qu'il ait une lâche complaisance pour la Superstition des *Athéniens*; mais c'est que l'Esprit de l'Évangile est un Esprit de douceur; c'est qu'il a appris de son Mai-

tre à joindre la Prudence du Serpent, à la Simplicité de la Colombe.

Il débute d'une manière tout à fait insinuante. Une Inscription qu'il vient de remarquer sur son passage & come par hazard, lui fournit une occasion naturelle de faire conoitre le vrai Dieu aux Athéniens. Au lieu de combatre directement les erreurs de ce Peuple, on diroit qu'il va simplement leur expliquer cette Inscription. *Ce Dieu, que vous servés, sans le conoitre, c'est celui que je vous annonce.* \*

Cet Autel n'étoit rien moins que consacré au vrai Dieu, & ce n'avoit point été là l'intention des Athéniens; mais *St. Paul* en prend occasion de leur faire conoitre le Dieu d'*Israel*, qui leur étoit véritablement inconnu, & qui étoit le seul qui méritât leur adoration. „ Vous adorez un Dieu Inconnu, „ leur dit-il, & je vai vous en découvrir un „ que vous ne conoissés pas, & qui mérite toute

---

\* *Joséphe* contre *Appion*, Livre II. Chap 37. dit, qu'il y avoit à Athenes une Loi qui condannoit à une peine capitale, quiconque voudroit y introduire de nouvelles Divinités. *St. Paul* aculé d'avoir annoncé des Dieux étrangers, éluda la peine par cet innocent artifice. Il leur fit comprendre, que le Dieu qu'il leur prêchoit étoit le même auquel ils avoient dressé cet Autel, avec cette Inscription.

» toute votre Vénération & tout votre  
 » Culte. Tous les autres, que vous avés  
 » intention d'adorer sous le nom de *Dieux*  
 » *Inconus*, de quelques Pais & de quelques  
 » Nations qu'ils soient, ne sont point des  
 » Dieux, & c'est sans fondement qu'on  
 » leur done ce Titre. Celui dont je vous  
 » parle est le seul vrai Dieu, le seul qui a  
 » droit d'exiger nôtre Adoration & nos Ho-  
 » mages.

J'ai averti que je joindrois quelques Re-  
 marques à cette *Paraphrase raisonnée*. J'en ai  
 déjà glissé quelques unes, mais sans les  
 distinguer. En voici une, qu'il ne faut pas  
 mettre sur le compte de mon Auteur: Cet  
 Autel des *Athéniens*, érigé au *Dieu Inconu*,  
 peut, ce me semble, nous rapeller une  
 Fête de l'Eglise *Romaine*, qui y a beaucoup  
 de rapport, je veux parler de celle de *Tous*  
*les Saints*, qui est marquée dans le Calen-  
 drier au 1. de Novembre. Les *Athéniens*  
 avoient dressé cet Autel, avec cette Inscrip-  
 tion, suivant quelques Auteurs, *Aux Dieux*  
*inconus & anonimes*, & cela de peur d'en  
 avoir oublié quelqu'un: La même crainte,  
 ou la même précaution a doné naissance à la  
 Fête de *Tous les Saints*: On a appréhendé  
 d'en avoir laissé quelqu'un en arriére, dont  
 on pourroit craindre le ressentiment. Nos  
 Controversistes ont poussé assez vivement le

parallèle ; mais je me garderai bien de faire come eux. Cette vivacité contrasteroit trop avec la modération que *St. Paul* garda à *Athènes*. Je me contenterai donc de leur dire, à l'imitation de cet Apôtre, *O Romains je vous trouve dévots jusqu'à l'excès.*

On me trouvera même de bone composition sur cette Fête. Je ne voudrois point l'abolir ; je vais au contraire faire une proposition pour la rendre plus solennelle. Le Pape de *Rome* travaille depuis longtems à diminuer le nombre des Fêtes, pour le soulagement du Peuple. Si j'étois admis dans le Consistoire, qui traite cette matière à *Rome*, je proposerois de supprimer généralement toutes les Fêtes particulières des Saints & de s'en tenir à celle qui les englobe tous. Il faut remarquer qu'on a assigné à cette Fête une place fort convenable. La Récolte est faite en Novembre, & le Laboureur peut chomer alors, sans en être incomodé. De cette manière les Saints seroient honorés, & le Peuple fort soulagé. Mais c'est trop longtems m'écarter de mon sujet : Je laisse donc *Rome* pour revenir à *Athènes*.

On trouve, dans le Discours de *St. Paul*, un plan de la Religion naturelle. Il est proportioné ou acomodé à la portée de ceux à qui il s'adresse, qui sont des *Paiens*. L'Apôtre y établit la Création, la Providence,

& la nécessité de rendre un Culte à la Divinité.

Le grand Principe de la Religion, c'est la conoissance d'un Dieu, qui a fait le Ciel & la Terre. Aussi *St. Paul* comence par ce grand Article, *Dieu a fait le Monde, & tout ce qui est dans le Monde.* V. 24.

*St. Paul* venoit de disputer avec les *Epicuriens* & les *Stoïciens*. Les premiers nioient que Dieu eût créé le Monde, & soutenoient qu'il s'étoit formé par hasard, d'un concours fortuit d'Atomes. Les autres, je veux dire, les *Stoïciens*, regardoient Dieu come étant lui même une partie du Monde. L'Apôtre rejette ces fausses idées, en anonçant un Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre, & tout ce qu'ils contiennent.

Il n'y a qu'à ouvrir les yeux sur les Objets qui nous environent; le simple coup d'œil nous fait conoitre un Dieu Créateur. L'ordre, la beauté, la variété qui règnent dans cet Univers, publient hautement, que c'est le plus puissant & le plus sage de tous les Ouvriers, qui l'a formé. De quelque côté qu'on regarde les Créatures, on y voit par tout des marques de cette Puissance & de cette Sagesse. La structure du Monde, toutes les parties qui le composent, leur arrangement, la liaison qu'elles ont ensemble, & leurs merveilleux usages, tout ce-

la marque visiblement une Intelligence infinie : La moindre Plante, celles que nous foulons tous les jours aux piez, suffisent pour nous convaincre qu'il n'y a que Dieu qui puisse en être l'Auteur.

Comment se figurer, que le Hasard ait pu former le Monde? Le Hasard n'est rien; c'est un mot vuide de sens, & s'il excite quelque idée dans nôtre esprit, c'est tout au plus celle d'une Cause aveugle. Or on voit par tout un dessein des plus marqués. Peut on nier que nôtre Oeil n'ait été fait pour voir, & nôtre Oreille pour entendre? Peut on nier que le Soleil n'ait été placé dans le Ciel, pour nous éclairer & pour nous échauffer? On l'a dit cent fois, & on ne sauroit trop le répéter; quand vous voies un beau Bâtiment, pouvés vous vous mettre dans l'esprit, que les Pierres se soient venues arranger toutes seules, sans que quelque Architecte s'en soit mêlé? Il n'est pas moins absurde d'attribuer cet Univers au Hasard, ou à la Matière seule, qui n'est pas moins aveugle que le Hazard. C'est ce que *St. Paul* fit aparemment sentir dans cette occasion, par des preuves que *St. Luc* n'a pas crû qu'il fût nécessaire de rapporter en détail. Il nous présente ici cette grande Vérité, que Dieu a créé le Monde, come frapante par elle même, & il se contente de la supposer.

Ce à quoi il s'atache principalement ; c'est à tirer les conséquences qui naissent de ce grand Principe.

La première conséquence qu'il tire de ce que Dieu a fait le Monde ; c'est qu'il en est le Maître, & qu'on doit le regarder come le Seigneur du Ciel & de la Terre. Il n'y a point de droit plus légitime, que celui qu'on a sur son propre Ouvrage. *Dieu, qui a fait le Monde & qui est le Seigneur du Ciel & de la Terre, n'habite point en des Temples bâtis par les Homes, & il ne tire aucun service des mains des Homes, come s'il manquoit de quelque chose.* V. 25.

De ce que Dieu a créé le Monde, *St. Paul* en infère encore, que le Maître de cet Univers ne demeure point dans des Temples faits de la main des Homes. La conséquence est claire. Le Créateur du monde est certainement plus grand que le Monde entier. Il ne peut donc se renfermer dans un Temple. Les Temples sont des Edifices consacrés au Service Divin ; mais il ne faut pas se figurer avec les Païens, que la Divinité y soit renfermée. Les plus sages d'entre eux ont reconu que les Temples n'étoient pas pour les Dieux, mais pour les Homes, & que le Cœur de l'Home étoit le vrai Temple de la Divinité. Mais le gros des Païens avoient des idées si grossières là dessus, que

quand ils avoient bâti des Edifices pour leurs Dieux , une de leurs vûes avoit été de les garantir des injures de l'air. Ils croioient aussi que si leurs Dieux avoient toujours habité le Ciel , ils n'auroient pas pû entendre les Prières de ceux qui les invoquoient. Ils jugèrent donc à propos de les loger dans un Temple , où ils seroient à portée d'entendre les vœux de leurs Adorateurs. *St. Paul* a donc raison de travailler à écarter des idées si grossières , & si indignes de la Divinité.

Il ajoute que *Dieu ne tire aucune utilité de la main des Homes , come s'il manquoit de quelque chose* ; c'est à dire que Dieu n'a besoin ni de Temples , ni de Statües , ni de Dons , ni de Sacrifices , ni de tout le Culte vénible de l'Idolatrie. Il n'est ni avide de sang , ni sensible à l'odeur des Parfums , come se l'imaginoient grossièrement les *Paiens*.

Le premier établissement des Sacrifices semble devoir son origine au dessein qu'eurent les Homes de faire hommage à la Divinité les Biens, qu'ils recevoient de sa bonté. Ils regardèrent come un Acte de reconnoissance , l'offrir à Dieu des Bêtes de leurs Troupeaux , & des Fruits de leur Terre. Dans l'enfance du Genre-humain , ce Culte mérite de l'indulgence ; mais dans la suite l'Idolatrie aiant pris le dessus , il semble que les Homes considéroient les Sacrifices come des Dons qu'ils

faisoient à leurs Idoles , à peu près come les Présens que l'on fait quelquefois à un Supérieur , soit pour attirer sa faveur , soit pour apaiser sa colère , quand on le croit irrité. Aussi les Paiens croioient , que plus ils faisoient de riches Présens à la Divinité , & plus ils-lui étoient agréables.

Ce que dit *St. Paul* dans la suite , prouve bien que Dieu n'a nul besoin de ses Créatures : *C'est lui qui donne à tous la vie , la respiration & toutes choses.*

C'est lui qui nous a donné la vie & les moyens de l'entretenir : C'est lui qui a formé nos Corps d'une manière si admirable , qui y a placé ce Cœur , come le Centre , la Source de la chaleur & de la vie , qui y a distribué ces Artères & ces Veines pour porter le Sang par tout. C'est lui qui a agencé nos Os , nos Muscles , d'une manière si merveilleuse. C'est lui qui a fait l'Oreille & l'Oeil , deux Organes si nécessaires , pour notre conservation , d'un si grand secours , pour étendre nos connoissances. C'est lui qui a environné la Terre que nous habitons d'un air propre à la respiration , & qui fait produire à cette Terre les Fruits & les Légumes , qui font notre principale nourriture. C'est lui qui nous fournit encore la Chair des Animaux pour aliment , & leurs dépouilles pour nous vêtir. C'est lui

qui pour nous loger, a durci le Marbre dans les Rochers, & pourvû généralement à tous nos autres besoins: *Il nous a donné toutes choses.*

✓. 26. *D'un seul Sang il a formé tout le Genre humain, pour habiter sur toute l'étendue de la Terre.*

L'Apôtre, après avoir établi que Dieu a créé le Monde, dit aussi que Dieu a formé les Hommes. Les Philosophes, que *St. Paul* a principalement en vûe dans cet endroit, avoient des sentimens absurdes sur l'origine des Hommes. Les uns disoient que l'espèce humaine étoit de toute éternité; les autres que les Hommes étoient nés de la Terre. Les *Athéniens* en particulier, se disoient Enfans de leur propre Pais. Ils prétendoient ne tirer leur origine d'aucun autre Peuple. Notre Apôtre renverse ici cette Chimère. Il fait voir que tous les Hommes ont un Père commun. *D'un seul Sang Dieu a formé tout le Genre-humain*, c'est à dire, qu'il créa d'abord un Homme & une Femme, d'où, par une suite de Générations, tous les autres Hommes ont tiré la naissance.

Dieu a formé le Genre-humain *pour habiter sur toute l'étendue de la Terre.* Il a donné pour Demeure aux Hommes la surface de la Terre, & il l'a fournie de tout ce qui

étoit nécessaire pour leur subsistance, & même pour leur procurer du plaisir.

*Aiant marqué l'ordre des Saisons, & les tems de l'habitation de chaque Peuple.* Dieu n'abandonne pas les Homes, après les avoir créés; mais par sa Providence, il règle tout ce qui les regarde. Il a d'abord déterminé les Saisons. Cette vicissitude des Saisons est bien digne de nôtre attention. Dans tous les différens Pais, come le jour succède à la nuit, les Saisons se succèdent aussi les unes aux autres, & changent la face de la Terre dans les différens points de l'année. Tantôt nous la voyons couronnée de Verdure, revêtue de Fleurs & ensuite de Fruits; tantôt elle paroît nue & dépouillée de tous ses ornemens. Les différentes Saisons font passer l'Home du repos au travail, ou d'un travail à l'autre. Chacune le rapelle à de nouveaux soins, & par là chacune lui procure de nouveaux agrémens, & une nouvelle récompense \*.

Dieu a encore marqué *les bornes de l'habitation* des Peuples. Le Créateur assigna bien d'abord la Terre au Genre-Humain pour être leur Demeure comune; mais les Homes aiant beaucoup multiplié dans la suite, il

L 1 3

---

\* Sur la Variété des Saisons, voyez *Journ. Hébraïque* Octobre 1746. Art. I.

étoit de la Sagesse Divine , de faire une distribution de la Terre , & d'assigner à chaque Peuple , la portion qu'il en devoit habiter & cultiver.

*St. Paul* marque ensuite quel est le but de Dieu, dans les soins que sa Providence paternelle prend des Hommes. *Afin*, dit-il, qu'ils cherchassent le Seigneur, & qu'ils pussent le trouver come en tatonant. *V. 27.*

On peut dire que Dieu, tout spirituel qu'il est, se fait voir à l'œil, & toucher à la main. S'il a créé le Monde, & s'il le gouverne par sa Providence, qu'est-ce que cela demande de nous? Que nous le conoissions, que nous le cherchions dans ses Ouvrages, afin de lui rendre ensuite le Culte qui lui est dû, & lui marquer nôtre reconnoissance. C'est là son dessein en nous créant, en nous donant la vie ;

*Et pour tant de bienfaits , il demande qu'on l'aime,*  
RACINE.

L'Apôtre ajoute que Dieu *n'est pas loin de* chacun de nous, puis que c'est par lui que nous avons *la vie, le mouvement*, (la faculté de remuer nos Corps, pour aller d'un lieu dans un autre) & *l'Etre*, c'est à dire tout ce que nous sommes, tous les avantages dont nous jouissons.

*St. Paul*, pour faire plus d'impression

sur les *Athéniens*, leur cite quelques uns de leurs Poètes. On pouvoit les regarder comme les Prophètes de la Religion *Païenne*. L'un d'eux avoit dit que nous *somes la race de Dieu*. Ce Poète c'est *Aratus*, Compatriote de *St. Paul*, car il étoit de *Cilicie*. Le Poète Grec avoit dit cela de *Jupiter*, mais *St. Paul* l'entend du vrai Dieu, par une application semblable à celle qu'il avoit faite de l'Inscription, *Au Dieu inconnu*.

Si nous sommes la race de Dieu, si nous sommes ses Enfans, leur veut-il dire, nous devons le servir, mais d'une manière qui lui agréé. Si nous sommes les Enfans de Dieu, on peut prouver par cela même, que nous ne devons pas nous abaisser jusqu'à adorer des Idoles de métal ou de pierre. Si nous sommes les Enfans de Dieu, nous sommes donc formés à son Image. Nous avons beaucoup d'imperfections il est vrai, mais quoi que nous ne soions qu'une Image fort imparfaite de la Divinité, nous valons beaucoup mieux que toutes ces Figures, sous lesquelles les Idolâtres la représentent, quelque précieuse qu'en soit la matière. C'est donc faire injure à Dieu, que de croire qu'on puisse dignement le représenter sous des Figures corporelles. *Etant donc la race de Dieu*, dit *St. Paul*, nous ne devons pas nous imaginer que la Divinité soit semblable à

*l'Or & à l'Argent, ou à la Pierre, dont l'Art & l'Industrie des Hommes a fait des Figures. Mais Dieu ne pouvant plus souffrir ces tems d'ignorance, fait maintenant annoncer à tous les Hommes, en quelque lieu qu'ils puissent être, qu'ils aient à se convertir.*

Si jusqu'à présent, veut dire *St. Paul*, Dieu a laissé les Nations Idolâtres suivre leurs voies, & s'égarer dans leur Culte; maintenant il les exhorte à retourner à lui, *parce qu'il a marqué un jour auquel il doit juger, selon la justice, toute la Terre, par l'Homme qu'il a établi pour cela. C'est J. C. qui doit être le Juge-Universel des Hommes.*

*De quoi il a donné une preuve certaine, en le ressuscitant des Morts. V. 31.*

La Résurrection de J. C. est un Fait capital, qui prouve tous les articles de nôtre Foi, & le Jugement dernier come tous les autres. Le Sauveur nous a enseigné, que tous les Hommes ressusciteroient pour subir le Jugement de leur bone ou de leur mauvaise conduite. Il est ressuscité le premier: Par là Dieu a mis le Sceau à la Doctrine de son Fils. Tout ce qu'il nous a enseigné devient incontestable. Jé finis cette Paraphrase par deux courtes Réflexions.

1<sup>o</sup>. C'est qu'encore que l'on dise ordinairement que les Apôtres étoient des Gens grossiers & idiots, je crois qu'il en faut ex-

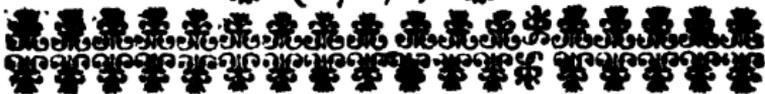
cepter *St. Paul*. Son Discours à *Athènes* peut passer pour véritablement éloquent. On y remarque beaucoup d'art. Cet Apôtre évite de rien dire d'ofensant à ses Auditeurs. Il comence par les excuser, & ensuite il entre, jusqu'à un certain point, dans leurs idées. Pour amener ceux qui se trompent, à reconoitre leurs erreurs, il faut bien se garder de les ataquér directement. Come ils les prennent pour des Vérités, & qu'ils s'y afectionent; dès qu'on les ataque, ils se font un devoir de les défendre: Ils ramassent tout ce qu'ils ont d'habileté & de force pour les soutenir. Le grand art d'enseigner consiste à engager ceux qui errent, à vouloir se désabuser eux mêmes. Il faut pour cela leur présenter quelques Principes, dont ils conviennent; il faut leur en faire tirer les Conséquences, & les désabuser insensiblement: C'est ce que *St. Paul* fait ici, avec beaucoup de dextérité.

2°. C'est une chose qui doit faire beaucoup d'honneur à *St. Paul* & aux autres Apôtres, d'avoir travaillé, à extirper l'Idolatrie, & d'y avoir réussi. C'est un des buts de la venue de J. C. au Monde. L'abolition du Polithéisme est due uniquement à la Religion Chrétienne. Un changement si considérable & qui a eû des suites si intéressantes pour l'Humanité,

nité, mérite nôtre attention. Prouver que J. C. est le seul Auteur de la persuasion où est aujourd'hui l'Univers, qu'il n'y a qu'un Dieu, c'est prouver sa Mission Divine. L'Évangile a triomphé heureusement de cette erreur généralement répandue. Et comment les Apôtres en font ils venus à bout? Uniquement par la voie de la persuasion, par des Discours semblables à celui que *St. Paul* fit à l'*Aréopage*. Un Auteur moderne vient de prouver, qu'on ne peut attribuer la décadence de l'Idolatrie ni à la Religion *Judaïque*, ni aux Lumières des Philosophes du *Paganisme*; mais que l'époque de l'établissement de l'Évangile, & de la chute des Idoles est précisément la même\*.



\* Mémoire de Trévoux. Mai 1751. p. 199.



## ELOGE DU SABLE.

**Q**ue des Enfans ne soient frapés d'un Ob-  
 jet, qu'autant que l'extérieur leur en  
 paroît éblouissant ; c'est, MESSIEURS, ce  
 qui ne crétone point. Incapables de discer-  
 ner le vrai du faux, le parfait de l'imparfait,  
 le solide du frivole ; ils agissent en aveugles,  
 & bien loin de trouver cette conduite blama-  
 ble, je la regarde come une suite naturelle  
 de leur état & de leur peu d'expérience.  
 Mais qu'un Homme, parvenu à l'âge de faire  
 usage de sa raison, marchant sur leurs tra-  
 ces, prenne l'ombre pour le corps, l'apa-  
 rence pour la réalité ; qu'il préfère le faux  
 au vrai, l'imparfait au parfait, & qui plus  
 est souvent l'Ouvrage de ses mains à celui  
 de son Créateur ; c'est de quoi ajouter l'in-  
 dignation à l'étonnement. Sensuel come il  
 est, il ne croit digne de ses recherches que  
 ce qui peut contribuer à flater ses passions,  
 & regarde come au dessous de lui de s'arrê-  
 ter à la contemplation de choses, qu'il ne  
 trouve pas proportionées à l'idée qu'il se fait  
 de la grandeur de celui qui les a formées. Ce  
 sont cependant ces Objets si vils & si mé-  
 prisables à leurs yeux, qui bien loin d'être  
 dénués des marques de la bonté & de la

grandeur de leur Auteur, portent l'empreinte visible de l'une & de l'autre, & attirent par là l'Admiration de tout Home raisonnable. Les bornes de ce Journal étant trop étroites, pour faire le dénombrement tant de tous ces Objets, que de leur utilité, je me bornerai uniquement à l'examen du Sable; qui, quoiqu'en apparence le plus vil & le moindre ouvrage du Créateur, mériterait assurément d'être traité par des Persones plus instruites à l'Ecole de la Nature, que je ne le suis, pour pouvoir demander sans témérité l'Attention que je vous supplie de m'accorder.

La quantité prodigieuse de Sable, que nous trouvons sur notre Terre, après avoir excité notre surprise, doit nous conduire naturellement à chercher dans l'Être suprême les raisons suffisantes de l'existence de ce corps, qui, quoique séparément un des plus petits de la Nature, occupe cependant par sa multitude une très grande partie de notre Globe. On trouve ordinairement que tous les Pais de la Terre diffèrent entr'eux, ou par des Fruits, ou par d'autres Productions, qui quoiqu'absolument nécessaires pour les uns, seroient très superflus, ou même nuisibles, à ceux qui en sont privez. Il n'en est pas de même du Sable. Parcourez les quatre Parties du Monde; Allez depuis l'*Orient* jusques

à l'Occident, & montrez nous un lieu qui en soit dépourvû. Mesurez la vaste étendue des Champs : Promenez vous jusques aux bords des Mers, faites vous un chemin jusques dans les Entrailles : Poursuivez vos recherches & transportez vous en *Perse*, en *Tartarie*, ou en *Arabie*, vous y trouverez des Régions, dont la quantité de Sable qui les entoure, pourra vous satisfaire, & dont l'examen attentif pourra vous procurer de ces plaisirs, qui, quoi qu'inconnus de la plûpart des Homes, n'en perdent cependant rien de leur réalité. Si votre vûe est trop bornée pour en découvrir les beautez, armez la d'un Microscope, & contemplez l'art admirable que l'Artiste suprême a mis dans la création de chacun de ces grains. Combien de figures n'y trouverez vous pas, & quelle variété dans chacune d'elles.

Mais quelle que soit la beauté & la variété des figures, qui dans le fond est-ce qu'il y a de moins estimable dans le Sable ; si nous en considérons l'utilité, nous trouverons que ce n'est que dans cette vûe particulière, que Dieu l'a si abondamment dispersé par toutes les Contrées. Je trouve d'abord que ce Sable contribue beaucoup à l'accroissement des Végétaux. Les Pluies & les Rosées, si utiles & si nécessaires à rendre les Plantes fertiles, ne leur seroient d'aucune utilité, &

ne pourroient pénétrer un Corps aussi ferme & aussi dense que la Terre, pour se communiquer jusques à leurs Racines, sans le secours de ce Corps, lequel, après avoir servi de refuge & fraié le chemin aux Sucs admirables des Pluies & des Rosées, fait qu'il s'imbibe & se comunique par les Racines jusques dans les moindres Vaisseaux des Arbres ou des Plantes. Mais comment ces Racines, dont le cru est si rapide, & dont l'étendue est d'une si grande utilité au soutien des Arbres, comment, dis-je, pourroient-elles s'étendre & s'élargir suffisamment par cet amas de terre, dont l'Argile & d'autres matières aussi fermes, font la composition, si l'Étre suprême n'y eût suppléé, en faisant un juste mélange de ce Sable, dont les parties détachées & divisibles, cèdent au moindre mouvement que le cru & l'extension de chaque Racine peut occasioner; avantage qu'aucune autre matière n'auroit pu nous procurer, & qui est assurément digne de la Sagesse de celui, à qui nous en sommes redevables?

A cet avantage nous pouvons joindre une autre utilité très grande que nous retirons du Sable. Il nous fournit de quoi faire des Verres, tant pour l'usage commun, que surtout pour celui que les Observateurs de la Nature en retirent. A ne mettre dans la

**Classe des premiers**, que les Verres qui nous servent à boire, je trouverois des Persones, qui par l'usage agréable qu'ils en font, seroient très propres à nous en faire l'Eloge. Les Miroirs ne manqueroient pas non plus d'Aprobateurs, sur tout chez un Sexe, à qui l'absence de ce Meuble, seroit aussi insupportable, que le plaisir que sa présence leur procure est attirant. Mais pour moi, qui ne cherche dans tous les avantages que nous retirons du Sable, que de nouveau sujets d'admirer le soin du Créateur à l'égard de ses Créatures, j'y trouve sur tout deux utilitez essentielles, dont la première sert à nôtre comodité, & la seconde à nôtre instruction.

La première, ai je dit, sert à nôtre comodité. Rien de plus évident & de plus sensible. Coment pourrions nous plus commodément nous mettre à l'abri des injures des Pluies, des Grées & Neiges, ou nous préserver du froid excessif, sans le secours des Verres dont nos Fenêtres sont garnies; & qui, en nous garantissant de tous ces inconveniens, ne nous privent cependant pas des rayons lumineux, dont le Soleil nous fait jouir: Ce que tout autre corps de Corne ou de Papier ne pourroit faire que d'une manière très imparfaite.

La seconde utilité sert à nôtre instruc-

tion. C'est de l'usage merveilleux des Microscopes ou Téléscopes que je veux parler : Usage doublement estimable, puis qu'en nous aprenant à conoitre l'Ouvrage, il ne fauroit nous laisser méconoitre celui qui en est l'Ouvrier. C'est à l'aide des premiers, que le plus vil des Insectes en aparence, ne nous paroitra plus indigne de nôtre attention, par l'Art admirable que l'on trouve dans sa structure. Vous mortels orgueilleux, qui croiez être seuls dotiez & ornez des bienfaits & de la grandeur de vôtre Maître, il ne vous faut qu'un Papillon ou quelqu'autre Insecte, beaucoup plus vil encore, pour vous confondre, & vous faire rougir, en avouant que vous êtes tous de la main du même Ouvrier. Quant à l'usage que nous retirons du Téléscope, qui de vous, *Messieurs*, ne reconoitra combien nous avons d'obligation à ce Verre, & combien il a contribué à nôtre perfection. Dans quelle crasse ignorance ne croupirions nous pas encore actuellement, & de combien de plaisirs ne serions nous pas privez, sans cette noble invention. Si les Microscopes nous aident à découvrir la beauté des Ouvrages du Créateur, cachés dans le sein de la Nature, quoi de plus grand, de plus majestueux & de plus parfait, que ce que ceux ci présentent à nos yeux ? Si ce que nous

découvrons à l'aide des premiers est propre à faire naître au dedans de nous la joie & l'amour, pour celui qui en est la cause, quels Sentimens ne devons nous point éprouver, quand à l'aide des seconds, nous nous transportons dans la Région des Cieux. Ici nous pouvons admirer deux utilitez, dont l'une est aussi nécessaire que l'autre. Si le Sable, come nous l'avons vû; nous procure le Verre, il sert encore à polir & à rendre convexe ceux qui composent le Microscope & le Telescope; sans parler de l'usage merveilleux de ces Yeux artificiels, sans l'aide desquels nôtre vüe nous seroit inutile, dans le tems où nous pouvons en retirer le plus de fruit. Après des services aussi importans, qui pourra regarder le Sable avec indifférence, & n'y reconoitre d'autres marques, que celles du hazard. Mais, *Messieurs*, ses utilitez s'étendent encore plus loin, & nous lui trouvons un nouveau mérite dans la production des Pierres. Si toutes les Pierres, sans exception, ne doivent pas leur existence au Sable, ce que bien des Persones ne rejettent pas tout à fait, nous en trouvons cependant d'une utilité indispensable, qui ne doivent certainement leur origine, qu'à la réunion & cohésion intime des moindres particules de ce Corps. C'est de cette manière que nous pouvons prouver la production des Pierres de taille,

& de la plupart de celles, qui servent à élever nos Batimens, dont il seroit inutile de montrer l'utilité. Mais suposez même qu'aucune espèce de Pierre ne doive son existence à la combinaison des parties de Sable, il ne s'ensuit cependant pas de là, qu'il ne soit d'une nécessité absolue à la construction des Batimens. Come le Pinceau seul ne fust pas à un Peintre, pour former un Portrait, si les couleurs requises à cet Ouvrage lui manquent, de même aussi, le Maçon le plus habile, ne pourroit élever aucun Edifice, si les Pierres dont il se sert ne sont enduites & chargées d'une quantité de Chaux suffisante pour les unir les unes aux autres; & la Chaux n'étant redevable de sa cohésion, qu'au Sable dont elle est entremelée, nous voyons clairement, qu'en voulant priver ce Corps d'un premier avantage (c'est à dire de la production des Pierres) le second que nous en tirons, n'est pas moins admirable. Joignons à tous ces Avantages celui que les Anciens en retiroient, & qui, quoique d'une très grande utilité, n'en est cependant pas plus recherché de nos jours: Je veux dire celui des Clepsidres. En effet quelque soit le plaisir que nous goutons à jouir de la Vie, ce plaisir perdrait assurément beaucoup de sa douceur, si, semblables aux Bêtes, nous n'étions en état de faire le par-

vage de nos Jours & de nos Heures. Comment, sans ce moien, sçauroit-on la fin & le comencement des Années ? Si ceux qui vivent dans la prospérité, & qui comptent la durée de leurs Jours, par les plaisirs qui les affaifont, les trouvent courts, ceux au contraire, qui sont acablez de maux ou d'infortune, en trouveroient le poids doublement acablant, si par le compte des heures envolées, ils ne se sentoient plus près de leur soulagement.

Quoique tout ce que je viens de dire soit suffisant pour faire reconoitre l'utilité admirable que les Homes retirent du Sable, je ne puis cependant m'empêcher de dire un mot, de celle qu'il leur procure encore, en les garantissant des inondations, dont la Mer les menace à toute heure. Si l'aspect d'une Mer agitée est un spectacle affreux, pour ceux qui en sont Voisins, son coutoux ne seroit pas moins dangereux, pour tous les Habitans de la Terre, si ces Monts de Sable, dont elle est come enchassée, ne résistoient à ses Vagues & n'en détournoient les dangers. Si les Murs & les Ramparts nous mettent à l'abri de la fureur de nos Enemis, ces Montagnes de Sable, dont nous voions la Mer entourée, sont autant de Boulevards & de Fortereffes, oposées à la fureur d'un

Enemi auffi redoutable que l'Océan. Qu'est ce que la force du plus grand des Conquérens, en comparaison de celle de l'Onde agitée? Et qu'est ce que des monceaux de Sable, comparez à des Murailles & à des Fortifications? Qu'elle disproportion en apparence? Comment des Montagnes composées de grains auffi subtils, que ceux du Sable, peuvent elles résister & nous être d'un usage si salutaire, dans le tems que nous voions nos Murs renversez, nos Remparts dérangerz, nos Fortereffes abatües? Reconnoiffez ici la main de la plus parfaite Sageffe, & vôtre étonnement se changera en admiration & en respect.

Enfin, si Dieu a doné à l'Home des marques auffi visibles de sa bonté, dans la création du Sable, come ses soins & son amour veillent sur le bien de toutes ses Créatures en général, tant raisonnables que brutes, il n'a pas moins voulu que les dernières se ressentissent de ses Bienfaits. C'est, *Messieurs*, ce que l'usage que les Volatilles en retirent nous fait voir clairement. Seroit-ce fans raison, que ces Animaux, après s'être chargez de leur Nourriture, continüent à se pourvoir de particules sabloneuses? Non *Messieurs*; la raison en est évidente: Ce sont ces parties, qui par la friction, semblable aux pierres dont on

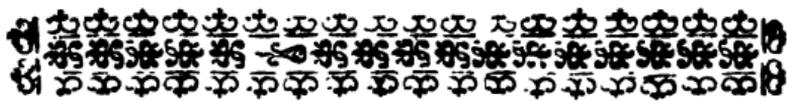
se sert pour moudre nos Grains, subtilisent la Nourriture pour en procurer la digestion.

Après tous ces Avantages, qui résultent du Sable, & que je viens d'indiquer, ce seroit, non seulement agir en insensé, mais même en ingrat, que de ne rendre point hommage à celui, de qui tous ces avantages découlent. Pourquoi ne tiendrions nous point à son égard la même conduite, que nous voions tenir tous les jours à l'égard de nos semblables. Si le moindre Ouvrage que nous voions, après avoir excité nôtre Admiration, nous donne en même tems de l'estime pour son Ouvrier, coment pourrions nous contempler tous ces Ouvrages, qui nous environent, & dont le nombre égale la perfection, sans y reconoitre la main du plus habile des Architectes? L'Ouvrage du plus parfait Ouvrier, qui excite d'abord nôtre surprise, ou même nôtre admiration, par le degré de perfection qu'il lui a donné, combien ne perd-il pas de sa valeur, étant examiné de trop près? Qu'elle diformité le Microscope n'y découvrira-t-il pas? Il n'en est pas de même des Ouvrages de cet Ouvrier par excellence: Bien loin de perdre de leur prix, par un examen trop exact, c'est le vrai moien d'en découvrir toutes les beau-

tez. Nos yeux seuls font des Spéculateurs trop foibles, pour en approfondir les merveilles. Si les uns par leur structure, nous prouvent la grandeur de leur Créateur, d'autres le font par les avantages qu'ils nous procurent. Oui mon Dieu ! La moindre de tes productions, un simple Grain de Sable, porte l'empreinte de tes Perfections adorables ! Et bien loin d'être du nombre de ces ingrats, qui se refusent aux impressions naturelles, que tes Ouvrages doivent faire sur eux, je ne gouterai désormais de vrais plaisirs, que ceux que leur contemplation nous procure.

GENÈVE.





# REFLEXIONS.

*Sur la manière d'inspirer aux Hommes le goût de la Vertu.*

*Si la Vertu se montreroit aux Mortels,  
 Ce ne seroit ni par l'art des grimaces,  
 Ni sous des traits farouches & cruels ;  
 Mais avec l'air & le maintien des Graces,  
 Qu'elle viendroit mériter nos Autels.*

GRESSET, *Veuvert.*

**O**N se plaint tous les jours de voir que la Vertu ait si peu de Partisans , pendant que tant de Gens travaillent à en augmenter le nombre. Il semble que les Exhortations fréquentes qu'on adresse , & la multiplicité des Livres qu'on compose , devroient produire leur effet , au moins sur une bone partie des Hommes , & les engager efficacement à la pratique de leurs Devoirs. Cependant depuis le tems qu'on prêche , depuis le tems qu'on fait des Traités de Morale , on ne s'aperçoit pas que les Hommes en deviennent beaucoup meilleurs. A quoi atribuerons nous l'inéficacité des moïens qu'on emploie ? Est ce à la force du panchant qui nous en-

traine au Vice? Est-il tel, que les motifs les plus puissans ne puissent le vaincre, au moins dans le plus grand nombre?

Si cela est, à quoi aboutiroient tous ces Discours & ces Ecrits, où l'on se propose de corriger les Vicieux? S'ils ne font éfet que sur ceux, qui ont du goût pour la Vertu, en les confirmant dans leurs bones dispositions, & qu'ils soient inutiles aux autres, je ne vois pas que dans cette Suposition, leur utilité fut fort considerable; car enfin, *ce ne sont pas ceux qui sont en santé, qui ont besoin de Médecin, mais ceux qui se portent mal.*

Je ne déciderai pas si en éfet les Homes ont naturellement plus de panchant au mal qu'au bien, ou si naissant avec la liberté de se déterminer pour l'un ou pour l'autre, le mal ne vient que du mauvais usage qu'ils font de leur liberté. Pour laquelle de ces idées qu'on se détermine, les Vices qui règnent n'en sont pas moins réels, & l'on sent également, combien il est nécessaire d'y rémédier.

Je ne crois pas que la chose soit aussi difficile come on se l'imagine. Tous les Homes conviennent en général de la beauté de la Vertu; les Vicieux mêmes sont forcés de lui rendre homage. Il s'agiroit donc de fortifier ces Sentimens favorables qu'on

a-naturellement pour elle, en faisant voir dans le détail, combien chaque Vertu est aimable & digne de nôtre attachement. Il faut pour cela prendre bien garde de n'en point forger d'imaginaires & de ne pas faire envisager come criminel, ce qui est indifférent de sa nature; de ne pas parler sur le même ton d'une faute légère & d'un crime capital; mais de proportionner ses Censures aux Vices qui en font l'objet: Ne pas toujours blâmer, mais louer quelquefois ce qui mérite des éloges.

Je m'affure que toute Personne raisonnable sentira combien cette Méthode seroit avantageuse; mais je le demande, est elle toujours suivie?

Ici j'entens un Prédicateur, qui veut persuader à ses Auditeurs d'être Gens de bien, pendant qu'on peut conclure de ses Discours, qu'il faut des efforts plus qu'humains pour le devenir. Tantôt des choses fort innocentes sont métamorphosées en Vices, tantôt il prescrira des Pratiques pénibles & gênantes, come essentielles à la Vertu, quoiqu'elles lui soient très étrangères: Mortification, renoncement au plaisir, feront ses Phrases les plus ordinaires. Les Sociétés, les Assemblées, la Parure seront sans cesse l'objet de ses Déclamations. Ce sont des lieux comuns sur lesquels il ne ta-

rira pas. Mais diront une bone Partie de ses Auditeurs, si nous croions cet Home ici, nous deviendrons Anachorettes ; plus d'amusemens, plus de récréations ; la tâche est trop pénible ; qui pourroit y tenir ?

Si pour déterminer quelqu'un à entreprendre un Voïage, pour lequel il n'auroit pas beaucoup d'inclination, on lui faisoit envisager des obstacles sans nombre & des désagrémens infinis dans sa route, croit-on qu'une telle Harangue fut bien propre à produire l'effet qu'on s'en promettrait, & que celui à qui elle s'adresseroit fut fort tenté de se mettre en marche ? Vous qui représentés le chemin de la Vertu come semé de Ronces & d'Epines, devés vous vous promettre plus de Succès ?

Herauts de la Vertu, soit que vôtre Vocation vous appelle à la prêcher, soit que par un Zèle bien louable, vous vous intéressiés à sa propagation, voulés vous engager les Homes à la suivre ? Il faut leur en faciliter les moïens ; il faut leur en aplanir la route. La force du Tempéramment, la violence des Passions, la contagion de l'Exemple les entraînent souvent dans le Vice. Vous réussissés, j'en conviens, à leur faire voir l'abîme dans lequel ils sont tombés, mais ce n'est pas tout ; il faut encore leur inspirer le courage d'en sortir. Pour cet effet ne cessés

de leur en montrer la possibilité, moïenant des efforts sincères & soutenus de leur part : Ne vous lassés pas de répéter, qu'il n'y a que les premiers pas qui coutent dans le chemin de la Vertu \* „ que véritablement „ on n'y marchera d'abord qu'avec peine ; „ mais que celui qui marche contre son gré, „ ne laisse pas que d'avancer & que ce qui „ étoit d'abord une fatigue pour un Home „ foible , lui devient un exercice agréable, „ lorsqu'il est parvenu à surmonter sa foiblesse. ” Faites leur bien sentir, que l'Être souverainement sage ne comande pas pour comander ; que les Loix qu'il prescrit aux Homes ne tendent point à les priver de tout plaisir & à leur faire passer la vie dans la tristesse & dans l'amertume ; mais qu'au contraire, l'observation de ces Loix contribue à la perfection de leur Nature & à leur plus grand Bonheur, déjà dans cette vie. Ainsi au lieu de leur interdire des plaisirs innocens de leur nature , convenés , que la véritable Vertu n'a rien d'incompatible avec leur jouissance , & qu'elle n'en proscriit que l'abus : Au lieu de faire rétentir si souvent à leurs oreilles les mots de Recueillement & de Retraite , permettés leur la Compagnie ; n'insistés que sur le choix ; ne leur défendés

---

\* *Voies les Mœurs Chap. II.*

point l'enjoüement & même cette espèce de joie que quelques Dévots qualifient de mondaine; elle n'a rien de criminel, pourvû qu'elle ne passe pas les bornes de la modération, & qu'elle ne s'exerce pas aux dépens du Prochain.

L'humeur grave & l'humeur badine dépendent du Tempéramment; ne croïons pas de plaire davantage à l'Etre suprême, en nous livrant à celle là plutôt qu'à celle-ci; au contraire la gaiete est avantageuse à nous mêmes & agréable à ceux avec qui nous conversons; ainsi, si la Nature nous en a douë, ne nous faisons aucun scrupule de profiter de cette prérogative, pourvû, je le répète, que nous en usions d'une manière raisonnable.

Le Jeu ne mérite pas non plus d'être entièrement prohibé, moiënnant qu'il ne soit pas trop fréquent, & qu'il n'ait pas l'Intérêt pour motif. J'en dis autant de la Dance, de la Musique, de la Comédie, des Spectacles; toutes ces choses sont innocentes, pourvû qu'elles ne nous distraient pas de nos ocupations essentielles, & que nous n'en usions que come d'un passetems, où d'un délassement d'Esprit.

Je croirois donc contribuer beaucoup à l'avancement de la Vertu, si je pouvois persuader à nombre de Prédicateurs & de Gens qui écrivent sur la Morale, de laisser ces

vétilles de côté, & de ne pas imposer aux Homes un joug, qu'ils ne sauroient porter, & dont la Divinité n'a sûrement point voulu les charger. Qu'ils les animent à la pratique de leurs Devoirs, par toutes les Considérations possibles; mais qu'ils ne les amplifient pas. En prenant le premier parti, il en résultera.

1°. Que les Homes voiant alors la Vertu telle qu'elle est, ne pourront s'empêcher de l'aimer; & d'un véritable amour de la Vertu à la pratique, il n'y a pas si loin qu'on le pense.

2°. On ne sera pas porté à confondre ces bagatelles avec nos Devoirs essentiels. Nombre de Persones, à force d'entendre déclamer sur des riens, s'imaginent que pourvû qu'ils évitent ces choses, ils seront des Saints du premier ordre, pendant qu'ils négligeront des Vertus importantes, & donneront dans des Vices réels. Sous prétexte qu'ils n'aimeront pas le Bal, le Jeu, la Parure, ils se regarderont come l'élite du Genre-Humain, & se croiront en droit de crier sans cesse contre les prétendus désordres, & de censurer ceux mêmes, qui usent de ces plaisirs avec le plus de retenüe.

Aimable Vertu ne vous verrons nous jamais telle que vous êtes, & ajoutera-t-on toujours à votre Tableau des Traits propres à vous rendre méconnoissable!



## R E - F L E X I O N S

*Sur quelques Sources de Cruauté peu  
reconuës.*

*Scilicet admissi fletus teneatis amici ?*

**U**N principe de Cruauté & de Curiosité se trouve dans le Cœur de tous les Homes. La Curiosité , qui est le prétexte sous lequel l'Home s'enveloppe a pour baze la Cruauté : Proposition dont on ne conviendra pas aisément , & qui n'en a pas moins de certitude. Les Exemples comuns nous en donent des preuves assés fortes , à nous qui voulons entrer aujourd'hui dans ce secret , en le développant pour l'utilité du Genre-Humain.

Pour cet éfet, forçons d'abord les Homes à reconoitre ce qu'il font comunément, lorsque l'exercice d'un Art périlleux soumet à leurs regards quelque Personne , dont les Spectateurs paient en quelque façon la Mort par avance & mesurent la vie sur l'argent qu'ils donent pour avoir le barbare plaisir de leur voir courir un danger évident. Je veux parler de ces Sauts merveilleux du

*Tremplain* \*, par exemple, qui pour être exécuté avec plus de risque, fait mieux goûter aux Spectateurs ce plaisir secret, dont je fais mention.

La Curiosité, prétexte frivole allégué pour justifier sa présence en ces sortes de Jeux, cette Curiosité naît de la Cruauté : Un Sauteur habile & que l'on présume ne devoir pas se précipiter, nous procure moins de plaisir, que tel autre, qui affectant peu d'adresse, ou même peu sûr de son Art, renvoie les Spectateurs, avec un plaisir goûté plus avidément, par là même qu'on a vu ce Sauteur plus souvent exposé.

Le Cercle assemblé pour louer une agilité, une adresse si singulière, paiera il est vrai, le Tribut de louanges, à tant de Souplesse peu commune ; ce Cercle a déjà toutes prêtes force exclamations, quelque commencement même de compassion, pour un malheureux, qui se tueroit ; mais cette compassion expireroit sur les lèvres, tandis que le Cœur au-

\* Le Saut du *Tremplain*, consiste à monter sur une Planche longue de 27. à 28. pieds, dressée contre une Muraille, & portée obliquement de l'autre bout sur le Théâtre. Le Sauteur y monte en tenant deux Flambeaux. Arrivé à l'extrémité de la Planche, il se renverse successivement, en regagnant le bas & exécutant 6. à 7. Sauts sur lui même, sans quitter ni la Planche ni les Flambeaux.

roit pris par avance , toute la joie que lui auroient causé tous les instans de la chute de cet home.

Passons à un autre exemple.

Qu'on vante tant qu'on voudra , cette peine secrete , que l'on éprouve à la vue d'un Criminel , prêt de paier par sa mort , les Crimes qui l'y ont conduit : Cette Curiosité qui porte à considerer les dernières démarches , l'atitute , le sens froid ou le trouble de ce malheureux ; cette Curiosité a encore pour base la Cruauté. Nul n'y va pour en prendre la motif de bien vivre. Un Père de Famille y mène-t-il ses Enfans , pour les détourner du Crime , & leur en faire concevoir de l'horreur ; c'est une excuse pour lui ; c'est un prétexte , à la faveur duquel il se cache à lui même , cette cruauté secrete , de laquelle il ne veut point convenir.

Un lieu isolé pour pareille exécution , un vuide entier de Spectateurs , les Persones chargées du Ministère public & tout au plus quelques Gardes , devroient s'y trouver. Ceci prouveroit bien l'horreur qu'on auroit d'un Spectacle si odieux , quelquefois si violent & si cruel ; mais je vois un empressement à s'y rendre , on s'invite mutuellement avec joie , avec satisfaction , ce qui prouve le plaisir , qu'on se promet d'y trouver , & qu'on y trouve effectivement , parce qu'on est cruel.

Joignons à ceci les regrêts que forment les absens, retenus par leurs occupations. Privez de cette vüe, malgré eux, ils se réservent de se faire dire par les Témoins oculaires tout le détail, toutes les circonstances du Suplice; ils écoutent avec avidité, & ptènent ainsi, autant qu'il en est eux, leur part de la joie comune. Plaisir barbare, indigne de tout Home qui veut penser, & réservé à ce bas Peuple, qui le cherche & le trouve autant de fois que l'ocasion en nait. Il seroit prêt à y courir tous les jours, si chaque jour étoit marqué, par la destruction, par la mort de son semblable.

Selon la rareté du Suplice, le genre de mort plus ou moins cruel, la foule se trouve plus ou moins grande; c'est une vérité: Une mort tranquile, ordinaire, & de celles là, combien les Hôpitaux n'en ofrent-ils pas! une mort pareille nous tire des Soupirs; le retour sur nous mêmes, la crainte de l'avenir, parce que nous y fomes nous mêmes intèressez, écartent le plaisir: On se garde d'y en chercher, & d'en trouver à la vüe d'un moribond. Un genre de mort extraordinaire, autorisé par les Loix, embéli, à notre jugement, par les circonstances; voilà ce qui nous fait voler; le plaisir est au bout.

Si par un coup subit, un Acte de clémence de la part du Prince, la Grace enfin vient

enlever tout d'un coup le Criminel à son Bourreau, & aux regards avides des Spectateurs inhumains, on n'entre qu'à demi dans la satisfaction qu'éprouve ce malheureux, qui trouve la vie où la mort l'atendoit. Quelques uns s'en félicitent; les plus grand nombre s'en retourne avec chagrin; le plaisir a manqué pour le coup; il falloit le voir mourir, pour être content : C'est une vérité d'expérience.

Que dirons nous de ce Sexe compatissant, à ce qu'on croit, aisé à atendrir ? Le taxerons nous aussi de Cruauté. J'en laisse le jugement à ceux qui savent se prévaloir de leur Curiosité, pour se faire bien paier telle place avantageuse, d'où l'on découvre aisément toutes les circonstances du suplice; suplice souvent qui devoit révolter leur pudeur. C'est là que ce même Sexe, tout tendre & compatissant qu'il soit, reste constamment jusqu'au bout, jusqu'à l'entière consommation de la peine. Et si le bas contient la Populace, les Echafauts nous ofrent des Persones d'un autre rang; tant il est vrai que la Cruauté est de tous états & n'excepte personne, pas même les Enfans. Le récit, la proximité de quelque Spectacle pareil, répand parmi eux un feu, une agitation peu comune, une joie enfin toute nouvelle, sur garant de la Cruauté, dont ils portent déjà le germe en eux mêmes.

Quel fait encore, si la férocité des Animaux domestiques, tels que le Chien, le Chat &c. au cas qu'il s'en trouve réellement chez eux, qui fait, dis-je, si elle ne leur vient pas de leur habitude avec les Homes ?

Il est au moins certain, que nos Animaux, élevez dans nos Maisons, ont moins d'union, avec ceux de leur espèce, que n'en ont les autres Animaux des Bois, avec ceux de leur espèce respective. Prêts à se déchirer les uns les autres, ils ont pour Maitres ; chez nous, & celui qui les nourrit, & celui qui dévore en même tems son Frère, qui le poursuit come un tigre, le tte même, & se repait de la Vengeance, ou tirée ou à tirer. C'est un air de dureté, une aptitude à la férocité, une disposition générale & comune à la Cruauté. Les Homes faits l'éprouvent en entier ; les uns en font les Victimes & les Sujets, d'autres les Auteurs & les Ministres : Nos Enfans y sont instruits ; ce sont leurs premières Leçons ; rien ne manque pour les faire profiter ; on les apuie de l'exemple : Autant qu'il est en eux, il les mettent en pratique, souvent sur leurs Camarades ; mais plus souvent encore, sur d'innocentes Bêtes, de foibles Oiseaux, & tous s'accordent à se faire un Spectacle à sa mode, à se doner un plaisir inhumain aux dépens d'un tiers.

M\*\*\*\*\*.



## LETTRE

*A l'Auteur de l'Ecrit qui a pour Titre ,*  
RIEN DE TROP.

**J**E viens, *Monsieur*, de lire votre petite Brochure, qui m'a amusé, & je n'y ai trouvé *rien de trop*; c'est à dire, que je n'ai trouvé ni à beaucoup critiquer, ni à louer trop. Vous avés rempli votre Titre & votre but. Le mien seroit de faire sentir, que quoi que les Hommes donent quelquefois dans l'excès, lorsqu'ils jugent d'une manière spéculative, ils se tiennent presque toujours dans le milieu, dans la pratique. En éfet, ils ne sont ni tout à fait bons, ni tout à fait méchans; ni tout à fait savans, ni tout à fait ignorans. Si la plûpart ne sont pas Gens d'esprit, ils ne sont pas imbéciles. La Nature a répandu avec assés d'égalité le Bon-Sens, come la denrée la plus nécessaire & la plus précieuse: C'est ainsi que le Blé croit presque en tout Pais, parce qu'il n'y a point de Nation à laquelle il ne soit utile. L'Or, les Perles, les Diamants, ne servent qu'à la parure, ou à satisfaire l'Avarice & le Luxe, aussi heureusement sont ils assés rares & d'un grand prix, de sorte que tout le

Monde ne peut pas acquérir ces magnifiques Bagatelles. Il en est de même de la Mémoire & de l'Imagination ; come elles peuvent nous éblouir, nous égarer, la Providence ne les distribue qu'avec Oeconomie. Il est vrai encore, & vous le dites, les Jugement des Homes sont presque toujours hiperboliques \*. Les uns louent avec excès les Anciens ; les autres ne voient rien au dessus des Modernes. Je me suis trouvé dans une Compagnie où l'on étoit bien partagé sur le mérite de nos plus fameux Ecrivains. Celui-ci élevoit Mr. de *Fontenelle*, jusqu'au troisiéme Ciel, & en parlant de *ses Mondes*, il plaçoit leur Auteur au dessus de *Venus* & de *Mercur*e. Celui là le rabaissoit au dessous de *Saturne* pour faire place à son Oracle, auquel il élevoit des Autels. Chacun avoit son Saint, auquel il ofroit son Encens. Mrs. de *Montesquieu*, de *Buffon*, de *Voltaire* reçurent bien des hommages. Il n'y eût pas jusqu'à Mr. J. J. R. qui n'eût de zélés Adorateurs, & il les mérite jusques à un certain point. Chacun honoroit sa Divinité à l'exclusion de toutes les autres, sans réfléchir que châ-

---

\* Il n'y a que la reconnoissance où l'excès soit permis, mais lors que cet excès seroit défendu, de la manière dont les Homes sont faits, il ne seroit pas à craindre : Il est vrai que quelque fois aussi on grossit la reconnoissance, mais ce n'est qu'afin d'augmenter le nombre des bienfaits.

que Auteur célèbre , a son caractère , & son génie , & que tel a fait un Ouvrage excellent , en un genre , qui n'auroit pû réussir dans un genre différent , où son Rival s'est distingué. *Molière* étoit né pour le *Comique* ; *Corneille* & *Racine* , pour la *Tragédie* ; *Despréaux* pour la *Satire* , & ainsi des autres Auteurs. Le plus savant Home peut apprendre quelque chose du plus ignorant ; Mais l'Home dans ses Jugemens est toujours extrême & l'Hiperbole est sa Figure favorite : J'ai connu un jeune Home qui avoit des Talens dans la première jeunesse ; on l'exaltoit extrêmement ; *s'il a fait* , disoit-on , *presque dans son Enfance* , *des progrès si rapides* , *quel succès ne peut-il pas se promettre dans un âge plus avancé ?* Mais toutes ses Flateuses espérances se sont évanouïes. Le jeune Home s'est arrêté presque tout à coup , sans pousser fort loin sa carrière ; tandis qu'un autre de ses Amis , qui passoit pour un Esprit tardif & pesant , est parvenu au bout , en faisant chaque jour un pas , & en ne perdant point de vue le but , d'où il aprochoit lentement , mais sans s'écarter. L'un ressemble à un Fruit précoce , qui ne parvient point à maturité , l'autre à un Fruit tardif , mais plein de faveur. Il est vrai qu'à présent on abrège bien le chemin ; on réduit presque toutes les Sciences à des Ex-

traits, & à de simples Analises; aussi est-il fort à craindre, qu'on ne fasse que les éfleurer, sans rien approfondir. Il n'y a pas jusqu'aux Livres, un peu curieux ou importants, qu'on ne tâche d'abrèger. On a donné l'abrégé du *Dictionnaire de Bayle*, celui du *Spéctateur Anglois*, l'*Esprit de Montagne*, celui de Mr. de Fontenelle, qui n'occupe qu'un Tome, & qui pourroit occuper plusieurs Volumes; on a encore un Abrégé de l'Histoire Universelle de Mr. Rollin. On va donner l'Abrégé de l'*Encyclopédie*. Une Dame disoit en plaisantant; je crains que bientôt on n'abrège les Hommes, mais on auroit bien tort de les réduire: Il n'y a rien de trop.

On pourroit pousser ses idées beaucoup plus loin; par exemple, que n'auroit-on pas à dire de ces Gens, qui pour vouloir paroître riches, deviennent pauvres; qui croient acquérir de l'estime, par un faux éclat, ne s'atirent que du mépris.

*Souvent une grosse dépense*

*Est pour nous un fatal écueil:*

*On croit montrer son opulence,*

*On n'étale que son orgueil.*



MEMOIRES

De SETY.

XXI. LETTRE

SETY à *Mis* SIDRY. *Harborough*

le 26. Octobre.

L'Amitié, chère *Soucy*, qui me fait partager vos sentimens, m'a fait ressentir la peine que vous aura causé l'interruption de l'Histoire de *Fani*. Malgré le chagrin qui possède cette aimable *Mis*, depuis la réception de cette fatale Lettre, elle n'a pû s'empêcher d'en rire : Je me suis représenté votre curiosité, votre dépit, & ne puis être tranquile qu'en y mettant fin. C'est ce que je vais faire en rapportant la suite du Récit de *Fani*, qui le continua en ces termes,

Malgré l'opinion, qu'ont toutes les Femmes, que difficilement on éteint une flamme, qu'elles ont allumée, *Glaston* s'étoit conduit avec tant de circonspection, que j'avois été forcée de croire, que son amour s'étoit changé en simple Amitié. Sa proposition m'étonna ; mais l'Imagination me présentant en même tems les chagrins, que j'avois à crain-

dre, dont le moindre étoit de passer l'Hiver à la Campagne, & d'un autre côté, les avantages que je tirerois de mon union avec un Homme, dont le Rang, les Richesses, & la Complaisance étoient égaux, ces objets me frappèrent vivement. Se peut-il, dis-je en regardant Milord, avec des yeux, où se peignoient tous les sentimens qui m'agitoient, que vous aies conservé quelque tendresse pour une Femme, que la façon, dont elle vous a traité, en rendoit si peu digne. Je dépens de Parens, sur qui je me suis toujours flatée d'avoir du pouvoir. . . . Vous l'avez, adorable Mis, reprit *Glaston*, en me prenant les mains; mais daignerés vous l'employer en faveur d'un Homme qui vous adore? Oui *Glaston*, s'il y consentent, ce sera avec plaisir que je verrai en vous un Epoux.

*Glaston* transporté de ma réponse, se jetta à mes pieds, où il me dit tous ce que l'amour le plus sincère peut fournir de tendre.

Il y étoit encore, lorsque le Vicomte entra. Il venoit de chez l'Amirale, de qui il avoit tout appris. *Glaston* à mes pieds, couvrant mes mains de ses baisers, lui parût un Spectacle singulier. Il s'arrêta d'un air étonné; mais mon Amant ne l'eût pas plutôt aperçu, que se levant, il courût à lui; Viens, mon cher *Staford*, dit-il, eu

l'embrassant , viens être témoin de mon bonheur ! Je vais être possesseur de la plus charmante des Femmes ! *Faui*, l'adorable *Mis W.* consent à être mon Epouse.

Je ne fais pourquoi dans cet instant , où j'aurois dû être occupée uniquement d'un Home, si digne de ma tendresse , mes yeux se fixèrent sur *Staford* come pour savoir ce qu'il pensoit de cette nouvelle. Ils rencontrèrent les siens & je crûs y lire du chagrin & des reproches. Qu'une jeune Femme est vaine ! Il lui suffit de faire une conquête , pour qu'elle se persuade qu'on ne peut la voir , sans en être touché ; les moindres mouvemens paroissent des indices de la passion qu'on a pour nous ; empressées à nous séduire, nous croions que les Homes nous aiment , avant même qu'ils le feignent.

Cependant *Staford* se remettant d'abord, s'avança : Je ne fais , dit-il , de cet air de politesse , qui lui sied d'autant mieux , qu'il lui est rare , lequel je dois féliciter , *Glaston* , qui va être le possesseur de la plus charmante Femme de l'Angleterre , ou *Mis W.* qui a trouvé le seul Home qui pouvoit la mériter ?

J'allois répondre à un Compliment , qui en méritoit , lorsque ma Tante entra. Sa vue m'embarassa ; je craignois une nouvelle

Scène, mais quelle fut ma surprise, lors qu'elle vint se jeter dans mes bras! Je le vois, dit-elle en pleurant! le Vicomte a mal réussi; *Fani* me hait, ma chère Nièce ne veut pas pardonner à sa Tante ses torts: Faloit il donc, pour combler mes chagrins, perdre votre Amitié! Mais non! Mis W. plaindra mon sort, elle me pardonera; son Caractère m'en assure. Vous pardonner! Ah Madame, repris-je en l'embrassant, & ne pouvant m'empêcher de mêler mes larmes aux siennes, ne vous ai-je pas dit, que je suis coupable? Oui je le suis, d'avoir causé des chagrins à ma Bienfaitrice, à la meilleure de toutes les Tantes. C'étoit malgré moi, mais je ne puis être innocente, puisque j'ai causé vos pleurs.

Chaque instant, reprit ma Tante, en me comblant de caresses, oui, chaque instant augmente mes torts: Comment pourrois-je les réparer? Et vous, Vicomte, quelle Obligation ne vous ai-je pas, de me les avoir fait sentir? Oubliés une aussi funeste Scène, dit *Staford*, & oubliés l'indigne Auteur de cette brouillerie, dont cependant *Glaston* peut se louer, puisqu'elle lui a donné occasion de se déclarer à votre aimable Nièce & d'obtenir sa Main.

J'étois attentive à tous les mouvemens du Vicomte, depuis que ma Tante étoit en

trée. Il se promenoit dans la Chambre d'un air agité & me parût prononcer ce peu de mots avec une espèce de dépit. Il se remit à se promener, tandis que *Glaston* expliquoit cette Enigme à l'Amirale & lui demandoit son consentement. Elle le lui acorda, à condition que nous logeassions dans son Hôtel, qui étoit très vaste. Milord promit tout & sortit pour envoyer un Exprès à mon Père.

*Staford* le suivit, & ma Tante, après un redoublement d'excuses, m'aprit que dans l'instant elle s'étoit repentie de sa vivacité; mais qu'une fausse honte l'avoit retenüe jusqu'à ce que le Vicomte étoit venu, qui lui avoit très vivement reproché ses procédés & sommé de les réparer: Qu'elle l'avoit chargé de ses excuses, mais que ne revenant point, elle avoit été persuadée, que j'étois trop outrée, & avoit enfin résolu de faire triompher l'amitié de sa fierté. Nous nous comblames des plus tendres caresses, & ne fumes occupées que de nôtre réconciliation & des moiens de se venger de S: J'assurai l'Amirale, que le mépris étoit la plus sûre vengeance à tirer d'un Homme pareil.

Pendant la Nuit, je ne fus occupée que des événemens de la Journée. L'air interdit, le dépit de *Staford* me revenoient sans cesse dans l'Esprit. M'aimeroit-il? Non.

S'il m'aimoit, qui l'auroit empêché de me le déclarer? Est-il si timide? Je ne pouvois soupçonner ce dernier motif; ce n'est qu'à la première passion, où l'on n'ose pas parler. Je voulois penser à *Glaston*, à sa générosité, mais cette idée, *Qu'en pense le Vicomte*, m'occupoit toujours.

Le *Someil* me surprenoit-il, je vois *Staford* à mes pieds, me reprocher tendrement de m'être engagée. Les soins du tendre *Glaston* me firent oublier pour quelque tems ces chimères, & il obtint aisément l'aveu de mon Père. Il me pressa d'achever son bonheur; mais que j'y étois peu disposée! Le départ du *Vicomte*, qui étoit parti pour la Campagne, le lendemain de cette journée, avoit augmenté le soupçon, peut être l'espérance, que j'avois qu'il m'aimoit. Plus je vois approcher le tems, qui devoit m'unir au *Lord*, plus *Staford* m'occupoit. J'estimois *Glaston*, mais je ne pouvois me résoudre à former un lien éternel. Ma Tante étonnée du chagrin, que malgré moi je laissois apercevoir, m'en demanda la cause; je lui ouvris mon Cœur, sans lui parler de *Staford*.

Vous avés raison, me dit l'Amirale, de vous laisser éfraier d'un Lien, où l'on n'est pas toujours aussi libre que moi, & d'autant plus, que je crois *Glaston* porté à la

Jalousie. Profitez encore de cette Saison brillante destinée au plaisir. Mais comment retarder, repris-je, cet Himen, pour lequel *Glaston* montre tant d'empressement? Ma Tante rêva un instant. Feignés, chère *Fani*, me dit-elle, de ne pas vouloir vous établir avant votre Sœur ainée; faites entrer votre Père dans cette délicatesse, qui le charmera, cela nous donera du tems.

J'embrassai ma Tante avec transport, & dès l'instant je començai à travailler à mon stratagème, qui me réussit au mieux. On me loua de mon caprice. *Glaston* seul fut désespéré. Il fit revenir le Vicomte pour m'engager. Qu'il s'acquita de sa commission d'un air à me confirmer dans mes opinions! Savés vous, me dit l'Amirale, lors qu'il fût parti, que je crois que *Staford* vous aime? Avés vous remarqué son embarras, ses regards? Ah! dit-elle, cela seroit divin! Je m'en défendis, quoi que persuadée que cela étoit vrai. *Staford* revint chez l'Amirale, mais il avoit repris son air froid avec moi, qui, au lieu de me fâcher, alors m'enchantoit, par l'idée que c'étoit le dépit qui le lui donoit.

Mon Père vint me chercher au Printems; j'espérois qu'il ne se présenteroit pas sitôt de Parti pour *Charlotte*: Voilà mes espérances évanouies: Puis-je retarder le bonheur de

*Glaston*, & puis je le faire, sans faire mon malheur ?

Je vous plains, dis-je à mon aimable Sœur, après qu'elle eut fini, mais trop peu usagée dans le Monde, je ne peux vous aider. Permettés que *Mis Sidry* devienne votre Confidente ; elle vous aidera par ses Conseils. *Fani* y consentit ; elle vous prie de ne pas cesser de l'aimer & promet de suivre, s'il se peut, vos avis. Adieu, chère *Soucty*. J'atens par la première Poste de vos nouvelles.

Le Portrait que vous me faites du Lord me fait desirer, qu'il prenne pour ma *Soucty* les sentimens que la jeune *Mis L.* lui a inspirés ; c'est là une idée de *Fani*, qui s'oublie elle même, lors qu'il s'agit de vous aimer.

S E T Y.

XXII. LETTRE.

S E T Y à *Mis SOUCTY SIDRY.*

*Harborough le 30. Octobre.*

Puis-je mieux emploïer le tems que les occupations de la Maison me laissent, qu'à m'entretenir avec ma chère *Soucty* & à l'assurer que je l'aime ? Je trouve toujours un si grand plaisir à vous le répéter, que si j'étois maitresse, j'y donerois tout mon

tems ; mais Milady veut que je sois près d'elle. Ces ordres sont des preuves de son amitié ; elle m'est trop précieuse pour y manquer. Non ! Jamais chère *Souety*, ma reconnoissance ne pourra payer tout ce que je dois à cette illustre Famille ! Le Lord est mon Père ; mais quel Père ! Hélas ! Il en est bien peu , qui après avoir donné naissance à des infortunées , destinées à n'oser jamais leur donner ce nom , en prennent quelque soin ! Et Miladi ! Que de bontés , de douceur ! Ma vie me paroitroit un sacrifice indigne , & je ne puis oublier en leur faveur les sermens qui me lient à *Dumont* ! Que fait-il , cet Amant infortuné ? Moins mon Cœur l'aime , plus je le plains.

Le matin au Déjeuner , il arriva un Courrier de Lord W. portant ma Mère , avec une Lettre pour Lady. Elle l'ouvrit , & après l'avoir lue ; tenés , dit-elle , en me la donant ; voies les Prières que vous fait le Lord ; il fera son propre Avocat. Je pris le Billet , en tremblant ; le voici :

*Enfin , chère Lady ! Je puis vous apprendre que dans quelque tems je serai de retour chez vous. J'y ramène Milord Glaston , transporté de joie , de l'espérance de posséder bientôt notre Fani. Son contentement me fait augurer favorablement du sort de cette chère Fille. Une Femme raisonnable , peut-elle n'être pas heureuse*

avec un Home, qui l'adore? Mais qu'elle ris-  
que, lors que l'intérêt seul cimente leur union?  
Vous en avés fait l'expérience, & l'infortunée  
Séty en a été la triste victime. Que ne puis-je,  
en la rendant heureuse, expier le Crime de  
lui avoir donné le jour! Donés lui cette Mâle;  
c'est un foible échantillon de ce que je ferai en  
sa faveur, si je la vois répondre à l'amitié que  
j'ai pour elle. Mon Cœur craint & desire de  
la revoir. Pourrai-je cacher mes mouvemens?  
Pourra-t-elle dissimuler les siens?

J'apporte les Contrâcts de Charlotte & du  
Lord Betfort; mais je ne consentirai jamais à  
les laisser signer, que je ne voie que le goût,  
plus que l'obéissance, engage les deux Parties à  
y consentir. Depuis que je conois ce jeune Sei-  
gneur, je souhaite que Charlote lui plaise au-  
tant qu'il me paroît digne de tout son atache-  
ment. Adieu, chère Lady! A 5. heures, au  
plus tard, je serai dans vos bras, pour vous  
dire combien je vous aime.

W.

Mes larmes couloient en lisant cette Let-  
tre. Miladi qui craignoit que les deux Mis  
ne s'aperçussent de mon trouble, se hâta  
d'ouvrir la Mâle, pour les distraire. Elle  
étoit remplie de tout ce qui sert à habiller  
une Femme dans le dernier goût & avec  
magnificence. J'emportoïs le tout dans mon  
Cabinet, sous prétexte de le ranger, mais

plûtôt pour me livrer en liberté à mon atterrissement. Chaque pièce l'augmentoit ; je pleurois ; mais ces larmes étoient délicieuses, c'est la volupté des Cœurs sensibles. *Fani* entra avec *Charlotte*. Etonnée de l'apparition de la dernière, qui très rarement me faisoit l'honneur de venir dans ma Chambre, j'imaginois que la curiosité seule les y attireroit. *Fani* me détrompa d'abord. Mis *Loolli*, dit elle, en s'approchant, nous venons au nom de ma Mère, vous demander une grace.

Une grace, Mis, de la part de Lady W ? N'a-t-elle pas à me comander ? Peut-être, reprit *Charlotte*, de son ton de hauteur ordinaire ; mais elle veut bien demander come une complaisance, que vous preniés mon Nom & vous laissiés présenter au Lord *Betford* come étant Mis W. Je prendrai celui de *Loolli*.

Nous refuserés vous, ajouta *Fani*, en se jettant à mon cou ? Je vous en empêcherai, en ne vous laissant dire que Oui.

Miladi, repris-je, surprise de cette proposition extraordinaire, Miladi, dites vous, le souhaite ?

Oui, dit *Fani*, ma Sœur l'en a priée. Vous savés ce qu'a écrit mon Père. *Charlotte* pense de même & a trop de mérite & de délicatesse, pour vouloir devoir un Epoux a des arrangemens de Famille. Le Lord

*Betford* pourroit dissimuler : Ce moïen est sûr pour l'éprouver. En gardant le nom de *Charlotte* une quinzaine de Jours, on conoitra ses vrais sentimens.

Mais, repris-je, avec assez peu de réflexion, si trompé par le nom, *Betford* me done son Cœur come à sa future & que.....

N'aiés pas ces craintes, dit *Charlotte*, d'un ton mêlé de dépit & de dédain ; si le Lord vous préfère, je n'en ferai point jalouse. Un Home, qui aura assez de discernement pour préférer *Mis Sétý* à *Charlotte* est au dessus de mes prétensions.

La réponse sèche de *Charlotte* me fit conoitre mon imprudence. Je ne crús pouvoir mieux la réparer, qu'en consentant à ce déguisement, quelque ridicule que je le trouvasse. Les deux *Mis* en parurent charmées. *Charlotte* même s'abaiſſa à quelques remerciemens, qui, quoique mêlés d'une froide ironie, étoient les paroles les plus obligeantes qu'elle m'eut jamais adressées. Sa Sœur m'avoüa, qu'espérant tout de ma complaisance, on avoit prévenu mon consentement, pour instruire le Lord W. de même que *Glaston*, qui seul conoissoit *Charlotte*.

Je descendis avec les deux Sœurs chez leur Mère ; *Miladi* paroissoit aussi enchantée de mon obéissance, [que de la délicatesse

de *Charlotte*. Jamais, dit-elle, je ne l'aurois crû capable de penser aussi bien. On passa le tems jusqu'au diner à instruire les Domestiques. A peine le repas fût-il fini, que chacun songea à sa Toilette. *Fani* voulut absolument présider à la mienne. Pouvois-je rien refuser à cette aimable Sœur? Charmée de lui voir reprendre sa gaieté, je ne desirois que de lui prouver mon Amitié.

Tous les Présens de Milord furent examinés par cette chère Suivante, qui enfin se déclara pour une espèce de Deshabillé de Moire rose à Fleurs d'Argent, dont elle me para. Mes Cheveux furent natés, arrangés & garnis de Fleurs, par ses jolies mains. Elle voulut que je misse jusqu'à des Mouches.

Entièrement ajustée à son goût, elle m'embrassa avec transport, en répétant plusieurs fois; Oui! ma *Sézy* fera mon bonheur; elle est faite pour y réussir. Voulés vous peut-être, lui dis-je en riant, que je vous enlève *Glaston*, pour vous en débarasser? Mais, reprit-elle en me considérant, si je ne vous aimois pas autant, je serois jalouse de tous vos charmes. Voies, ajouta-t-elle, en me menant devant une Glace, aurois-je tort? Quel Port, quels Traits!... Un mouvement involontaire me fit jeter les yeux sur le Trumeau, come pour y voir

si les éloges de *Fani* étoient sincères. L'avouërai-je ? Mais que n'avouërois-je pas à ma chère *Souçti* ! Ils s'y atachèrent avec satisfaction. Jamais je n'avois été mise avec cette magnificence, à laquelle *Fani* avoit ajouté l'art le plus séduisant. Mais mon Cœur n'eût point de part à ce triomphe de l'Orgueil. Bientôt il rougit d'avoir été sur le point de s'en laisser séduire. Je détournois les yeux de dessus cette Glace séductrice, & si je les y remis, ce ne fût que pour comparer mon état à celui de mon Enfance. Etoit-ce là cette *Paisanne* ? Etoit-ce là ces Mains, ornées de Brasselets, qui ci-devant avoient été employées à creuser la Terre. Je croïois devoir tout à *Miltris Blere*, dont les bontés sembloient m'avoir élevée ; mais quelle différence du sort qu'elle me préparoit, à celui où me mettoient les faveurs de mon Père ! Je n'en aurai pas moins une reconnoissance éternelle. *Milord*, parmi tous les Présens, me procurera-t-il une Amie come *Mis Sidry* ? Non ; son Nom seul me paroitra toujours au dessus de tous les Trésors de la Terre.

Ma Toilette entièrement finie, *Fani* voulut que j'assistasse à la sienne, pour donner mes avis sur l'Habit qu'elle devoit mettre ; affaire importante, où elle parût encore plus irrésolüe, que pour moi ! Enfin

un Négligé blanc, broché en Evêque, eût la préférence. On le crût propre à réparer les dommages que la Campagne avoit fait au Teint de ma petite Sœur; un petit Colier, de même que la Brochure, acheva de donner de l'éclat à une Poitrine charmante; un Zéphir assortissant, en donnant un petit air mutin, mit le comble aux graces de la jeune Mis W. que jamais je n'avois vüe si bien.

Je ne pû m'empêcher de lui témoigner combien je la trouvois jolie; Si vous voulés, *Fani*, dis-je en l'embrassant, que je vous débarassasse de vos Amans, il ne falloit pas vous rendre si séduisante. Avec ce Minois, non seulement *Glaston* ne consentira jamais à vous céder à *Staford*, mais vous enleverés *Betford* à vôtre Sœur même.

*Fani*, flatée de mon compliment, m'en remercia par les plus tendres caresses: Elle ne les interrompit, que pour aler découvrir, si les Lords n'arrivoient point.

*Charlotte* a aussi tout employé pour sa parure, qui est éclatante. Une Robe à fleur d'or releve son air imposant; mais au premier coup d'œil on conoit que *Charlotte* a été élevée à la Campagne & *Fani* à Londres. *Fani* entre; on voit les Lords; ils vont arriver, que de vivacité! Elle m'ôte l'Ecritoire, me prend la plume, pour tracer les Lignes suivantes:

„ Que vous allés haïr *Fani* , qui inter-  
 „ rompt vôtre *Séty* ; je voudrois le faire  
 „ toujours lors qu'elle s'occupe de vous : J'a-  
 „ louse de tous les instans qu'elle vous do-  
 „ ne , que ne puis-je vous en punir en m'en  
 „ faisant aimer d'avantage ? Ce sont les  
 „ Vœux de vôtre très humble Servante

• FANI.

Le Someil, où toute nôtre Compagnie est plongée me permet enfin, très chère *Soucty*, de finir cette Lettre : J'enlève avec plaisir quelques instans à *Morphée*, pour vous faire entrer en conoissance avec nos Milords.

A peine *Fani* avoit elle achevé son petit Billet, que le bruit d'un Equipage se fit entendre. Nous courumes à la Cour toutes deux tremblantes. J'allois revoir mon cher Père, mon Cœur palpitait : Je me faisois gloire de m'en avouer la cause, mais croiant *Fani* plus troublée encore, je lui demandois, si la joie de revoir *Glaston* causoit ces mouvemens ? Mais reprit-elle naïvement, croiés vous que le Vicomte acompagne mon Père ? J'en doute repris-je, en souriant. Ah, dit-elle, avec un transport de joie, le voici.

En éfet les Equipages entrèrent & *Staford* étoit à Cheval avec le Lord *Batford*. Ils en descendoient en même tems que Milord W.

& *Glaſton* ſortirent de leur Voiture. Nous étions toutes rangées près de *Ladi* : Milord après l'avoir embrassée, me prit par la main & me présentant à *Betford* : Voilà, Lord, lui dit-il, la Fille que vôtre Père vous destinoit ; je ſouhaite qu'elle mérite la prévention que vous avés parû avoir à ſon égard : Le Lord me fit un Compliment tourné avec beaucoup d'art, ſans ſortir cependant de cette ſimplicité, qui les fait paroître plus ſincères.

*Betford*, ſans avoir la figure avantageuſe du Vicomte, eſt bienfait ; ſes yeux ſont bleux & animés de ce feu tendre, toujours ſéduiſant ; ſa Phiſionomie eſt noble & gracieuſe ; ſans ſe faire admirer, ſon extérieur paroît tout aimable.

L'on ne peut s'empêcher au premier coup d'œil, d'admirer *Staſford* & tout en lui excuſe la prévention d'une jeune perſone. C'eſt en vain qu'on mépriſe l'extérieur, c'eſt lui qui décide des premiers mouvemens, & il eſt difficile de faire revenir de ces impreſſions de l'Ame. Un Commerce ſuivi peut faire naître l'amitié ; mais ſans conoitre l'amour, je crois qu'il dépend du coup d'œil.

*Fani* vous a fait conoitre *Glaſton* ; tout chez lui peint la bonté de ſon Caractère. Peu ambitieuſe de plaire à *Betford*, je fis moins d'attention à tout ce qu'il me dit de délicat & de

de flatteur, qu'à la manière dont *Mis W.* recevoit ses Amans.

Le tendre *Glaston* fit éclater librement la satisfaction qu'il ressentoit de revoir son aimable Maitresse. Elle le reçût assez bien, pour les sentimens que je lui conoissois, mais trop peu, pour le prix de l'amour le plus tendre.

Le Vicomte fut plus froid & après un Compliment des plus legers, il s'adressa à *Lady*, à qui il dit beaucoup de politesses. *Fani* lui avoit réfléchi sa froideur; jamais en les voyant, on n'auroit pû imaginer les sentimens, qu'ils avoient l'un pour l'autre.

On entra dans la Sale à Thé; le Vicomte donoit la main à *Milady*, qu'il n'avoit pas quité; chacun se plaça suivant son goût; *Fani* se mit à servir. *Glaston*, apuié sur sa Chaise, parla déjà des projets, qu'il faisoit pour leur union: Quelque désagréable que de pareils propos dussent être pour *Fani*, elle dissimuloit au mieux ses sentimens, sous une politesse affectée. On plaça *Betford* entre *Charlotte* & moi. La Conversation fut bientôt générale: On parla des Affaires du tems. *Staford* ne raisonoit pas, mais decidoit quelquefois avec justesse: L'Epoux futur de *Charlotte* présenteoit ses Idées avec une grace & modestie, qui forçoit de l'écouter. Ne  
con-

concluànt jamais , il laissoit aux autres le soin d'applaudir à ses opinions ; il se tournoit toujours vers moi, pour demander mon avis: Je crûs qu'il seroit ridicule d'affecter le silence ; je voulus faire hõneur au rôle , que je jouois : Je répondois. Sans doner à ce que je disois de ces éloges , qui prouvent uniquement qu'on veut louer , *Betford* sù me faire sentir, que j'avois bien dit. *Charlotte*, à tout moment , se mêloit de la Conversation , citoit tout ce qu'elle avoit lû , & le plus souvent hors de place ; mais en est-il pour les Citations d'une Femme ?

Quoique la Saison fut avancée , come le tems étoit beau , on proposa un tour de Jardin avant les Parties. Milord & son Epouse s'en dispensèrent , *Staford* dona la main à *Charlotte* , jusqu'à un Cabinet de verdure , où nous nous assimes tous. Je vais , chère *Soucty*, vous faire part de la Conversation , qui vous donera une idée de l'Esprit des Acteurs , & pour méviter les reprises , je mettrai les noms en marge.

*Fani*. Dites moi de graces , Vicomte, que fait la tendre *Henriette* avec ses yeux touchans , son beau Teint & sa Taille resserrée ? Na-t-elle encore trouvé persone , qui veuille mettre tous les Sentimens en usage ?

*Staford*. Nos *Anglois* sont trop modestes  
pour

pour s'adresser à Mis R. On n'aime point occuper les autres de soi.

*Fani.* Il est vrai ; c'est se faire une réputation : Toujours occupée de la gloire de ses Amans, *Henriette* en parle sans cesse ; elle récite leurs protestations ; leur attention a toujours une formule des soins qu'on doit lui rendre & une liste d'exemples pour la soutenir.

*Staford.* Vous savés sans doute le tour que lui joua la petite *Nani*. Lassée d'être auprès de l'*Henriette*, qui vouloit absolument être son Amie, elle engagea le Chevalier G. T. de lui faire la Cour. Mis R. enchantée des hommages du Chevalier, lui indiqua toute la route de son Cœur ; se vanta de cette Conquête & mit d'abord G. T. sur sa liste. Chacun fit à *Nani* le Compliment de condoléance ; la Comédie dura 8. jours ; après ce terme les deux Mis étant ensemble à l'Opéra, G. T. lui rendit ses avis, la remercia de toutes ses bontés, & pria *Nani* de reprendre un Amant, qui ne l'avoit point quittée.

*Fani* : Ah ! quelle perfidie ! Mis L. avoit tort.

*Charlotte.* Et G. T. encore plus : Qu'auroient-ils dit, si come *Didon*, Mis R. se fut plongée un Poignard dans le sein ? Peut-être y auroient-ils donné les larmes, qu'*Enée* ne pût refuser à cette infortunée Princesse.

*Betford.* Le Lord de Mis R. est celui de toutes les jeunes Persones qui ne forment leur Esprit qu'au talent de plaire. Une Femme, qui fait de son Miroir sa Bibliothèque, n'y apprend que le moien de répondre aux douceurs qu'on lui adresse. Avec ce seul avantage, pourroit-elle se soutenir? Elle passe de mode; que lui reste-t-il? Le souvenir de sa prétendue gloire. Son cœur acoutumé à aimer, son Imagination séduite, ne lui laissent pas la liberté de réparer son prétendu mal; elle n'a d'autre ressource que de parler d'un passé qui la flate encore. Mis W. ne trouve-t-elle pas cette *Henriette* à plaindre?

*Séty.* D'autant plus, que rien ne peut garantir du malheur de Mis R. Elle n'a que 20. Ans, & elle est jolie. Peut-on souhaiter de plaire, puis que la Mode & une Mode aveugle, décide de nos charmes?

Voilà assez de cette Conversation, pour vous doner une idée du reste. Je pourrois vous en rendre d'autres qui me paroîtront dignes de vous être écrites.

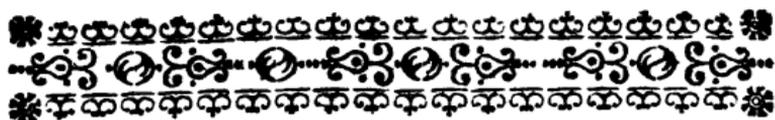
Come il faisoit froid, la Promenade fut courte. On rentra pour se mettre au Jeu, qui fut suivi d'un Souper des plus gais. *Fani*, entre les deux Amans, y étoit charmante; le persiflage, qui régnoit entre elle

elle & *Staford* me parût des plus nouveaux. On chanta. *Betford* a la Voix des plus belles; c'est un agrément adorable dans une Femme & séduisant dans un Home. Je chantai aussi: Que je fus charmée, dans cet instant! Que j'eus de reconnoissance pour *Soucty*, de m'avoir procuré ce Talent. Mais de tous les plaisirs de cette journée, le plus doux est de vous dire combien je vous suis atachée

SETY LOOLLY.

La Longueur cette Epitre mérite une réponse prompte.





# L'ABEILLE LITERAIRE.

## V. ESSAI.

### L'AMITIE.

*Illud Amicitie sanctum ac venerabile Nomen.*

C'est à dire : Ce nom est vénérable & sacré :

*OVID. Tris. Lib. I. Eleg. 7.*

**O**N a toujours dit , qu'ôter aux Homes l'Amitié , cé seroit ôter le Soleil de l'Univers. Elle est sans contredit le Trésor le plus précieux que le Ciel ait doné à la Terre. Quel bonheur , quel plaisir comparable à celui de pouvoir se reposer dans le sein d'un Ami , de se consoler avec lui dans ses disgraces , de le rendre participant de sa joie !  
„ L'Ame de *Jonathas* , disent les Livres  
„ *Saints* , étoit liée à celle de *David* : *Jonathas* aimoit *David* come son Ame. Quelles en furent les suites ? *Saul* conçoit l'afreufe résolution d'immoler *David* à ses fureurs ; *Jonathas* court l'en avcrtir. Il ne craint point de s'atirer le couroux de son Père ; il n'aperçoit pas en *David* un Rival qui peut lui disputer le Trone ; l'Amitié écarte ces noirs soupçons. *David* fugitif est-il obligé

de se cacher dans de sombres Réduits ? *Jonathas* fait le retrouver par tout. Ils s'embrassent tendrement ; ils se consolent ; ils pleurent ensemble. Qu'une telle sensibilité diminue le poids acablant de l'Adversité !

Un Auteur a dit, qu'un *Esprit n'est que la moitié d'un autre Esprit* : Parlons plus exactement : Un Cœur ne peut vivre sans un autre Cœur.

Cette union seule fait des heureux. On perd les Richesses : Mille Revers imprévus en dépouillent : Cette Déesse fabuleuse, aussi inconstante qu'elle est aveugle, la *Fortune* a bientôt donné un tour de Rouë, & précipité un *Crésus* du Trône dans les Fers.

Les Honeurs ne sont pas plus durables, ou s'ils durent, on s'en lasse bientôt ; on y devient insensible. Il en est ainsi de tous les frivoles avantages, que les Homes recherchent avec avidité.

*S'ils ont l'éclat du Verre,  
Ils en ont la fragilité.*

CORNEILLE.

*L'Amitié* seule acompagne jusqu'au Tombeau. Jamais elle n'importune : Châque jour la rend plus délicieuse.

„ *L'Amitié, dit Ciceron\**, done un nou-

---

\* *Cic. de Amicitia.*

„ veau lustre à la prospérité ; elle adoucit  
 „ les amertumes de l'Adversité. Un Ami  
 „ est un autre soi même. Etes vous ab-  
 „ sent ? Il vous remplace. Est-il riche ?  
 „ Vous ne manqués de rien. Un Ami  
 „ même renaît après sa mort , dans le ten-  
 „ dre souvenir , l'estime inviolable , les  
 „ regrets constans de son Ami. ”

Il n'en est pas ainsi de l'Amour ; c'est à  
 dire de cette Passion tumultueuse & insensée,  
 qui n'a pour Guide que la Folie\*. La perte  
 d'un objet aimé ne va point sans soupirs.

*On fait beaucoup de bruit , & puis on se console  
 Sur les Ailes du Tems , la tristesse s'envole :*

*Le Tems ramène les plaisirs.*

LA FONTAINE.

C'est donc l'Amitié , qui a consacré à  
 l'immortalité le Nom d'*Artémise*. Cette  
 sensible Princesse dressa à son cher *Mausolus*  
 un magnifique Tombeau , l'origine de nos  
*Mausolées*. Elle fit renfermer dans une  
 Urne d'or , les Cendres & les Os de cet  
 Epoux chéri , & tous les jours elle les bai-  
 gnoit de ses pleurs. Ce fut aussi l'Amitié ,  
 qui changea les beaux yeux de la Fille de  
*Caton* , en deux Sources de larmes : On lui  
 demanda , *Quel jour elle vouloit donc cesser*

---

\* *L'Amour & la Folie* , Fable.

de pleurer la perte de son Mari ? Celui , répondit-elle , où je cesserai de vivre. Oseroit-on taxer encore le Beau-Séxe de légéreté ? Maris , devenés les Amis de vos Epouses , & je vous promets un atachement éternel de leur part. *Andromaque* , mariée pour la seconde fois à un Prince *Troïen* , & même assise sur le Trône de *Pyrrhus* , n'oublia pas un instant qu'elle étoit la Veuve d'*Hector*. Dans un Bois Sacré , voisin de la Ville , elle lui avoit élevé un Tombeau de gazon , triste objet qui entretenoit sa douleur , & qui la renouvelloit sans cesse \* : De même vos Veuves , si le Ciel vous apelle avant elles , vous en dresseront un , encore plus durable , dans le fond de leurs Cœurs.

Oui , c'est pour l'Amitié , que l'Auteur de la Nature forma nos Cœurs. Un Home , qui n'aimeroit que lui même , sentiroit un vuide affreux. Ses plaisirs auroient je ne fais quoi d'insipide & d'amer ; il n'en trouveroit le remède que dans l'Amitié. Placés moi donc dans une vile Cabane , au sein de la disette & de l'indigence , mais où je puisse livrer mon Cœur aux attraits de l'Amitié , & j'y resterai volontiers. Si au contraires , vous me conduisés dans un Palais superbe , sous

P p

---

\* Virg. *Æneid.* Lib. III.

des Lambris dorés , au milieu de l'Abondance & des Trésors , en m'y refusant un Ami ; je m'écrierai aussi tôt avec indignation ,

*Hostibus veniant talia Dona meis !*

Faites ces funestes Présens à mes Enemis ; ou plutôt faites les à ceux dont vous voudrés être le Bourreau.

Faut-il s'étonner maintenant , si tous les Ages , tous les Peuples , tous les Etats se sont accordés à faire l'éloge de l'Amitié ; s'ils lui ont donné le titre de Sacrée ; si les Nations les plus féroces , lui ont dressé des Autels ?

*Un Ami !* Que ce seul mot renferme de choses ! Il me présente un Homme aussi caressant , & peut-être plus empressé dans les revers que dans la bonne Fortune : Un Homme , qui bien loin de ronger \* ma réputation en mon absence , m'excuse en public , & me corrige en particulier : Un Homme qui me sert d'Avocat ; qui plaide hautement pour mon innocence , si je suis malheureux sans être coupable : Un Homme enfin , qui , dès qu'il me conoit dans le besoin , ne me met point dans le cas d'exiger son secours . Sa

---

\* *Absentem rodit Amicum* dit HORACE. J'ai voulu conserver une si belle expression.

tendresse attentive me prévient; mes intérêts lui sont aussi chers que les siens.

Mais hélas! Où trouver de tels Amis? Socrate faisant un jour bâtir une très petite Maison, chacun le censuroit: Il confondit les critiques d'un seul mot:

*Plut au Ciel que de vrais 'Amis,  
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine.*

Ce qui m'éfraie encore, c'est la conclusion du Poète, dont j'ai emprunté ces Vers; la voici:

*Le bon Socrate avoit raison;  
Chacun se dit Ami, mais Fou qui s'y repose;  
Rien n'est plus commun que le Nom,  
Rien n'est plus rare que la chose.*

LA FONTAINE.

L'Amitié n'est donc point ce commerce ordinaire de la Vie, qui résulte des Alliances, des Affaires, des Emplois; cet Echange précieux de Complimens, de Soins, d'Offices, d'Invitations, de Présens, qui n'est le fruit que de la Bienfaisance ou de la Politique; cette affabilité caressante, qui réside sur les Lèvres, sans passer jusqu'au Cœur. Elle n'est point cet être chimérique, dont on parle partout, dans les Cercles, à la Cour, chez le Peuple, à la Ville, à la Campagne, dans

des Livres. Non, l'Inestimable Trésor de l'Amitié, ne se trouve point dans tout cela. Qu' faut-il donc le chercher ?.. Ce n'est point un austère Moraliste, qui va vous apprendre à le conoitre. Les Définitions que je vais en doner sont tirées d'un *Plutarque*, d'un *Cicéron*, d'un *Sénèque*; tous Auteurs *Païens*.

L'Amitié, selon eux, est une tendre & parfaite union des Cœurs, formée par la Vertu, & confirmée par la ressemblance des Mœurs: C'est un sentiment que la nature fait naître dans nos Cœurs, en nous montrant dans un Ami, l'image de la Probité: C'est enfin, une Affection vertueuse, constante, réciproque, désintéressée.

Arrêtons nous à ces quatre Caractères de la vraie Amitié, & tâchons d'en doner une juste Idée. Mille questions incidentes s'offrent ici come d'elles mêmes. Elles feront à leur tour le sujet de nos Essais littéraires. Je me propose de multiplier les Exemples; je les crois plus propres à faire impression que les Maximes de spéculation, & surtout quand on réfléchira, qu'ils sont tirés de ces Ages malheureux, où la timide Vérité n'osoit presque paroître; envelopée de ténèbres épaisses, elle voioit l'Idolâtrie à sa place.

PREMIER CARACTERE.

*L'Amitié doit être fondée sur la Vertu.*

» **Q**Uoi de plus atraiant, de plus aimable  
 » ble que la Vertu, dit *Cicéron* ? Elle  
 » nous intéresse pour des gens que nous n'a-  
 » vons jamais vus ; nous l'aimons dans nos  
 » Enemis mêmes. Est-il surprenant qu'elle  
 » nous captive, dans ceux avec qui nous  
 » pouvons nous lier ?

Voulez vous donc que votre Amitié soit invariable ? Aimés la droiture & la justice ; triomphés de vos Passions ; respectés vous mutuellement ; n'exigés rien d'un Ami , qui ne soit conforme à la Probité , à l'Honneur ; gravés enfin cette Maxime dans votre Esprit ; *Que c'est pour aider à la Vertu , & non pour favoriser le Vice , que l'Amitié nous à été donnée \**.

D'où tire donc son origine ce Proverbe si souvent répété parmi nous ; *Qu'il ne faut se gêner entre Amis ; qu'entre Amis , tout est permis ?* Oui , tout ce qui peut contribuer à étendre l'Empire de la Vertu . Cœurs sensibles , gardés vous de donner un autre Sens à ces paroles , & souvenés vous , qu'une union sans probité , est un dérèglement

---

\* *Virtutum Amicitia adiutrix data est , non Vitiatorum comes.* Cic.-Cap. 22. de Amicitia.

Tranchons le mot , un brigandage , une association de Voleurs. Passons aux Exemples.

Un Ami prétendu vint un jour trouver *Périclés* Citoïen d'*Athènes* , Home d'Esprit ; & d'excellentes Mœurs. C'étoit pour le conjurer d'atester le faux. Il s'agissoit d'une Cause intèressante. „ Le faux ! reprit *Périclés* : „ Vous ne me conoissés pas ; je ne suis Ami „ que jusques aux *Auels* .”

*Thémistocles* étoit un Capitaine fameux. Le Poète *Simonide* lui demandoit quelque chose d'injuste : „ Quoi *Simonide* , repartit „ *Thémistocles* , seriés vous bon Poète , en „ péchant contre les Règles de la Poésie ? „ Et moi serois-je vôtre Ami , en violant „ les Loix ?

Encore un trait & je finis. L'Histoire nous peint *Rutilius Rufus* sous les plus belles couleurs. C'étoit un exemple vivant de probité & d'innocence. Il y avoit dans ses Discours je ne fais quelle force victorieuse , à laquelle on ne pouvoit se refuser. Personne à *Rome* n'étoit ni plus intègre , ni plus vertueux que lui. Ce fut ce *Romain* , qui refusa un jour un Ami intime , qui s'oublloit au point de lui faire une demande injuste : *A quoi donc me sert vôtre amitié* , s'écria avec vivacité cet Ami ? *Et la vôtre* , répondit *Rutilius* avec indignation , *pourroit-elle m'être*

*plus funeste , que de me faire oublier la Vertu ?* Tant il est vrai , qu'il n'est pas moins contre les immuables Devoirs de l'Amitié , d'obliger un Ami , quand on ne le doit pas , que de ne pas l'obliger quand on le doit. C'est donc une erreur grossière , de vouloir excuser un crime , sous le prétexte de l'Amitié , puis que la première Loi qu'elle impose , est de ne rien demander & de ne rien faire , qui blesse l'Équité.

C'est de là qu'on a toujours conclu , que les Loix de l'Amitié ne peuvent être violées sans crime. Il n'est Personne , qui ne sache user de ce principe , quand l'occasion s'en présente. Tout rétentit des plaintes qu'on forme contre des Amis , qui oublient les devoirs de l'Amitié. *Vous avez été élevé dans mon Palais , disoit Pisistrate Roi d'Athènes à son Neveu , qui avoit conspiré contre lui : Le même Sang coule dans nos Veines : En vous donant ma Fille pour Epouse , j'ai partagé mes Biens avec vous : Tout cela devoit suffire pour vous atacher à moi. Mais ô Trasille , avez vous pu oublier un lien plus sacré ? Avez vous pu enfreindre les Droits de nôtre Amitié ?*

Dieu ! qu'aperçois-je ? César frappé à mort , & Brutus au nombre de ses Meurtriers. Ce Héros expirant ne lui dit que ces deux mots *Tu quoque mi Brute !* C'est - à - dire , *Et vous aussi mon cher Brutus !* Mots énergiques ,

qu'on ne peut développer, sans en énerver la force. Le Poignard de *Brutus* est teint du sang de *César*, & *César* reconoit encore un Ami dans *Brutus* : Il lui donne même le nom de cher. Ah ! que ce *tu quoque* est éloquent ! Il peint tout à la fois & les motifs qui devoient détourner ce fier *Romain* d'une action si noire, & l'étonnante surprise, où se trouvoit alors *César*. Qu'on vante tant qu'on voudra ce forfait de *Brutus*, qu'on l'orne des plus magnifiques éloges, pour moi, qui y découvre les Loix de l'Amitié indignement foulées aux pieds, je ne balance point à le nommer un Crime.

Quel contraste ? *Brutus* qu'on loue n'est pas atendri par les nœuds respectables de l'Amitié, & le Fléau de *Syracuse*, le cruel *Denis*, que tout le monde déteste, se montre sensible à ses charmes. J'ai peut-être inspiré de l'horreur dans l'exemple précédent ; je vais dans celui-ci faire naître l'admiration.

*Damon* & *Pythias* s'étoient juré une fidélité éternelle, en se répétant mille fois, qu'ils ne balanceroient pas à mourir l'un pour l'autre. Le danger les mit bientôt à l'épreuve. *Denis* en condamna un à la mort. Come il demandoit du tems pour aller dans sa Patrie, arranger quelques Affaires, son Ami s'offrit pour Caution. Le Tiran l'accepta. Déjà la trêve expiroit, & le Condamné ne

revenoit pas. On reprochoit au Prisonnier sa crédule & fole simplicité. *Il reviendra*, disoit celui-ci. *Je conois son Amitié; & d'ailleurs je me jugerois trop heureux de mourir à sa place. . . .* L'Ami revint en éfet. Denis enchanté leur prodigua des éloges, & en leur faisant grace, il les supplia de le recevoir pour Ami. Un Home d'un naturel si féroce, si sanguinaire, n'étoit pas né pour être aimé. Je le répète, sans Vertu point d'Amitié.

## SECOND CARACTERE.

*L'Amitié doit être constante.*

Tandis que la Fortune conferve un Visage riant, les faux Amis viennent en foule, courtiser les Favoris. Arrive-t-il quelque revers, ils ne paroissent plus. Ce sont autant d'Hirondelles, qui n'aiment qu'à jouir des Raions du Soleil & de l'Haleine des Zéphirs, mais que le retour des Glaces & des Frimats fait fuir en d'autres Pais.

On débitoit du tems d'*Auguste* une Maxime toute oposée à ce caractère de l'Amitié. *Il faut aimer*, disoit-on, *come pouvant haïr un jour*; Maxime qui n'a peut-être eü que trop de Sectateurs, par la Raïson qu'il n'y a toujours eü que trop de faux Amis. Mais en révanche, elle a été publiquement défavouée, par les *Scipions*, les *Gallus*, les

*Pauls-Emiles*, par tous les Gens vertueux, par tous les Cœurs bien placés. Elle n'a pu être dictée que par quelque Ame corrompue: Elle porte un coup mortel à l'Amitié.

Je suppose ici, qu'on a fait un choix, avec toutes les précautions, que je détaillerai quelque jour. Dès que ce choix est décidé, dès qu'on a ferré les nœuds d'une Union mutuelle, il n'y a que la Mort seule de l'un & l'autre Ami, qui doive y mettre fin. *Je meurs ou je m'attache*; c'est la Devise du Lierre: Elle doit être aussi celle des vrais Amis.

*Volumnius* étoit l'Ami intime de *Lucullus*. *Antoine* fit mettre à mort ce dernier. Rien n'étoit plus aisé à *Volumnius*, que de prendre la fuite; mais son cœur connoissoit quelque intérêt plus cher. Fondant en larmes, il se jettoit sans cesse sur le lugubre Cadavre de *Lucullus*. Il l'appelloit encore par son Nom. *Antoine* irrité le fit citer. *Je ne viens point*, lui dit cet Ami désespéré, *vous demander grace. La mort est la faveur la plus marquée, que vous puissiez m'accorder. Lucullus n'est plus; je ne puis lui survivre. C'est moi qui l'ai exposé à votre courroux: Il ne vous auroit point offensé sans mes Conseils. Qui vous retient donc? . . .* L'impitoyable *Antoine* le fit alors conduire au Suplice. *Volumnius* mourut, en tenant la Tête livide de son Ami tendrement ferrée contre sa Poitrine,

Ah! que mon Cœur me dit de choses ici!  
 O! vous qui conoissés les douceurs de l'A-  
 mitié, interrogés les vôtres, & leur langage  
 plein de vivacité, vous convaincra mieux  
 que tous les raisonnemens, que la Constance  
 est inséparable de l'Amitié.

TROISIEME CARACTERE:

*L'Amitié doit être réciproque.*

L'Amitié n'est fondée que sur la Vertu :  
 Je l'ai prouvé. Elle ne peut donc s'alier ni  
 avec la flaterie basse & rampante, ni avec  
 une coupable timidité, ni enfin avec le lâ-  
 che & fordide intérêt. Elle met les Amis de  
 niveau, & sous ce point de vûe *Auguste* n'est  
 pas plus que *Mécène*; mais aussi *Mécène* n'u-  
 se point des droits que lui done sa liaison  
 avec le Maitre du Monde, pour s'élever,  
 pour partager l'Empire avec lui. Cette judi-  
 cieuse Remarque n'a point échapé aux An-  
 ciens: *Mécène*, disent-ils, resta simple  
 Chevalier Romain; il ne travailla point à  
 s'agrandir.

D'où il résulte que l'Amitié doit être réci-  
 proque par trois endroits 1°. En se disput-  
 tant la gloire d'aimer le plus 2°. En repre-  
 nant, en corrigeant ses Amis dans l'ocasion;  
 en empêchant leurs écarts, quelque soit l'i-  
 négalité

négalité des Conditions. 3°. Enfin en supportant mutuellement ses défauts.

Le grand Racine a parfaitement bien fait le premier Article, dans la Tragédie d'*Andromaque*. . . *Oreste* retrouve son cher *Pylade* & s'exprime ainsi :

*Oui, puis que je retrouve un Ami si fidèle,  
 Ma Fortune va prendre une face nouvelle;  
 Et déjà son courroux semble s'être adouci,  
 Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.  
 Qui m'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste,  
 Présenteroit d'abord Pilade aux yeux d'Oreste?  
 Qu'après plus de six Mois que je t'avois perdu,  
 A la Cour de Pirrhus tu me serois rendu!*

Telle est la réponse de *Pilade* :

*J'en rends graces au Ciel, qui m'arétant sans cesse,  
 Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grèce,  
 Depuis le jour fatal que la fureur des Eaux,  
 Presque aux yeux de l'Epire, écarta nos Vaisseaux.  
 Combien dans cet exil ai-je souffert d'allarmes!  
 Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes!  
 Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger  
 Que ma triste amitié ne pouvoit partager.*

C'est toujours avec un nouveau plaisir, que je me représente ces deux Amis incomparables, dans le Palais de *Thoas*. Une Loi aussi barbare qu'impie, condamnoit à mort tous les Etrangers, qui abordoient sur ces funestes Contrées. Le Roi *Thoas*, malgré sa cruauté, touché du rare mérite & des brillantes qualités de ces

deux Amis, auroit voulu leur sauver la vie ; mais selon lui c'eût été faire un crime. Il résolut donc de n'en immoler qu'un. L'ingénieuse Amitié fournit alors à *Pylade* des motifs qui devoient engager *Oreste* à lui survivre ; mais la même Amitié en sugera de contraires à *Oreste*. On tira au sort ; il tomba sur *Oreste*. *Pylade* s'écria aussi-tôt, qu'il étoit *Oreste*, & le vrai *Oreste* de son côté jura hautement, atesta tous les Dieux que son Ami lui déroboit son Nom, & que c'étoit à lui à mourir. Le Ciel est juste & ne punit que les Crimes. Il daigna arracher l'un & l'autre au trépas ! *Iphigénie*, Prêtresse de *Diane*, avoit déjà le bras levé : Elle reconût son Frère, & refusa de consumer le Sacrifice. *Thoas*, le cruel *Thoas* en devint lui même la victime : Il expira sous les coups d'*Oreste*.

*Regardons come un Malade incurable dit, Ciceron, celui que la Verité offense, dans la bouche de son Ami.* Les avis réciproques sont donc de l'essence de l'Amitié ; elle ne peut subsister sans cette liberté. L'austère *Caton* a mille fois déclaré, qu'il aimoit mieux un Enemi dur & mordant, qu'un Ami timide ou flateur : Le dernier ne dit jamais la vérité ; le Censeur se fait un devoir de la dire. Loin donc de l'Amitié ces adulations pernicieuses, ces complaisances outrées,

ces ménagemens indignes, qui retiennent la vérité dans les fers. Quel que soit votre Ami, est-il plus grand qu'*Auguste*? Ce fut cependant à cet Empereur Romain que ce *Mécène*, dont j'ai déjà parlé, ne déguisa jamais rien. Le Titre d'Ami justifioit, disons mieux, exigeoit ses sages Avis. *Auguste* avoit un panchant décidé pour la colère; c'étoit là son foible. Son Ami le fit sans cesse lutter contre ce panchant. Un jour le Prince sembloit d'humeur à condamner à mort plusieurs coupables. *Mécène* s'en aperçût; & aiant envain essayé de percer la foule, pour aller jusqu'au Trône, il y jetta ces trois mots sur un Billet! *Finirés vous Boureau!* *Auguste* le lût; il se leva; personne ne fut condamné.

C'est en celà même, que presque tous les Auteurs sensés plaignent le triste sort des Rois. La plupart n'ont point d'Amis, parce que personne n'ose leur doner des Avis. L'expérience du passé éfraie. On fait ce qu'il en couta à *Callisthènes* vis à vis d'*Alexandre* le Grand, & à *Charidemus* vis à vis de *Darius*. Pour leur avoir parlé avec trop de sincérité, ils furent l'un & l'autre trainés au suplice. L'Histoire nous a conservé les plaintes amères, les inutiles regrêts de plusieurs Souverains, que le défaut d'Amis véridiques a plongés dans toutes sortes de mal-

heurs. Sans un heureux hazard, qui conduisit *Antiochus* dans la Cabane d'un pauvre Villageois, ce Roi auroit toujours ignoré ce que ses Sujets pensoient de lui. . . *Xercès* enflé d'orgueil, portoit la Guerre en Grèce. Tous les Courtisans qui l'environtoient s'empressèrent de le pousser dans le Précipice, où son Ambition l'entraînoit. Le seul *Démarrate*, Lacédémonien, osa lui représenter la folie de son entreprise & *Xercès* ne reconut la différence d'un Conseil salutaire, d'avec une Flaterie empoisonée, qu'après la plus honteuse défaite.

Il est donc incontestable, que la grande utilité de l'Amitié réside dans cette liberté mutuelle de se corriger entre Amis. Le Sceptre & la Couronne ne donnent pas l'infailibilité à l'Homme : Tous, tant que nous sommes, nous pouvons être les jouets de l'erreur, par là même que nous sommes des Créatures bornées. Heureux donc celui qui à un *Mentor* fidèle, & qui est docile à ses Avertissements !

J'ajoute un mot sur le dernier Article. Un tendre Père ne méprise jamais son Fils à cause de ses défauts; que n'excusons nous de même les imperfections naturelles de nos Amis. Ceux que l'Amour dominant vont plus loin ! Ils aiment jusqu'aux Vices des objets qu'ils chérissent. *Balbinus* trouve tout

charmant dans *Agna*, jusqu'à son *Polype* & nous sommes les premiers Censeurs des défauts d'un Ami! Nous avons des yeux aussi perçans que ceux du Linc pour les apercevoir, & des coups de Langue aussi envenimés que ceux du Serpent pour les censurer. L'un est-il frugal & ménager, nous le nommons un vilain, un Avare décidé; l'autre est-il un peu vif dans l'occasion, nous le dépeignons partout come un Home dangereux, un caractère fougueux & intraitable. „ Enfin, „ dit *Horace*, nous avons le malheureux secret de transformer en Défauts les Vertus mêmes. ” Conduite criminelle, mais hélas, qui n'est que l'image trop fidèle de ce qu'on appelle aujourd'hui la bone Société. Le remède consisteroit à supporter, à excuser en public les vices d'un Ami, tandis qu'on n'omet rien pour les réformer en particulier: C'est là le seul lien, qui joint les vrais Amis; c'est le seul aussi qui éternise leur union.

*Hæc res & jungit, junctos & servat Amicos*

HORACE.

## QUATRIEME CARACTERE.

*L'Amitié doit être désintéressée.*

Je n'entens ici par intérêt, que ce qu'on appelle vulgairement de ce nom, ce qui pro-

vient tantôt de l'Avarice, tantôt du desir intmodéré de faire fortune, de se distinguer à quelque prix que ce soit. L'Intèrèt, pris en ce sens, peut être nommé le Dieu de la plupart des Homes, mais il ne peut entrer dans la vraie Amitié. *Lelius* avoit entendu vanter cent fois les rares qualités de *Scipion*, & *Scipion* conoissoit par la voix publique le mérite de *Lelius*. Cela seul fit éclore dans leurs Ames une inclination mutuelle. Ils se recherchèrent sans avoir aucun besoin l'un de l'autre. L'habitude les unit plus étroitement, mais ils n'y cherchèrent que l'avantage d'aimer & celui d'être aimé. Nom-  
 més moi deux personnes unies par l'intèrèt, & je vais vous fixer le moment précis, où leur attachement cessera, où, peut-être il se changera en Haine? Ce sera celui où leurs Intèrêts mutuels changeront. Au contrai-  
 re, deux Cœurs joints par les motifs qui joignirent *Scipion* à *Lelius*, ne craignent point de voir finir un Commerce si agréable. La nature les unit, & la nature ne change point; toujourns également tendtes, ils n'ont qu'une émulation, qu'un desir, c'est de se vaincre l'un & l'autre par la gènérosité: S'ils craignent, c'est de n'en pas faire assés.  
 LA FONTAINE à bien fait ces sentimens, dans la Fable suivante.

Deux vrais Amis vivoient, au Monomotapa ;  
 L'un ne possédois rien, qui n'appartint à l'autre :  
 Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,  
 Un de nos deux Amis sort du lit en alarme :  
 Il court chez son intime, éveille les Valets :  
 L'Ami couché s'étonne ; il prend sa Bourse, il s'arme  
 & adresse ce Discours à son Ami :

N'auriés vous point perdu, tout votre Argent au Jeu ?  
 En voici : S'il vous est venu quelque querelle,  
 J'ai mon Epée : Allons.

Nous, dit l'Ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :  
 Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apâté ;  
 J'ai crains qu'il ne fut vrai ; je suis vite acouré.

Je me ferois un crime de mettre une autre Conclusion que celle du Poète.

Qu'un Ami véritable, est une douce chose !  
 Il cherche vos besoins au fond de votre Cœur :  
 Il vous épargne la pudeur,  
 De les lui découvrir vous même.  
 Un Songe, un rien, tout lui fait peur,  
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Ce détail sent-il l'Intérêt, ou ne l'exclut-il pas absolument ?

Il est cependant un autre Intérêt plus délicat, & plus flateur, qu'un Cœur sensible trouve dans l'Amitié. C'est une satisfaction délicieuse, un contentement indicible, un je ne fais quoi d'enchanter, qui fait tout oublier, & même la Vie pour l'Amitié. J'ajoute cet Exemple a ceux que j'ai déjà donnés. On trainoit à Rome *Cecina Patim*, pour

l'y faite moutir. *Aria* son Epouse le suivit dans un fresle Esquif, qui mit vingt fois sa Vie en danger. Cette tendre Epouse, après avoir essayé envain d'arracher *Petus* au supplice, s'enfonça devant lui le Poignard dans le sein; elle l'en retira bientôt après, pour le présenter à son Mari, en lui disant ces belles Paroles. „ Non, mon cher *Petus*, le „ coup que je me suis porté n'a rien de dou- „ loureux pour moi; je ne souffre que de „ celui que vous allés vous donner.

*Amitié! Tendre Amitié!* Je te devois ce foible Homage. *Cicéron*, privé de tous ses honneurs, exilé d'une Patrie qu'il avoit conservée, se faisoit gloire de dire, qu'il s'en consoloit par l'Amitié & par l'Étude. Si je n'ai pas, come lui, quité des Consulats, je me suis dumoins trouvé dans l'abondance: Je l'ai perdue sans la regréter. Mes jours couloient alors avec moins de douceur; ma Vie étoit peut-être plus bruiante; mais elle étoit moins fortunée. Ce n'est point à une dédaigneuse Philosophie, que je dois mon bonheur; c'est de l'Amitié, après la Religion, que je le tiens. *Amitié!* Délices de toute Ame bien née, puisses tu être respectée, & bien connue des Homes! Bientôt la Vertu triomphante s'élevera sur les débris du Vice.

LAUSANNE.



## NOUVELLES ACADEMIQUES.

**L'**Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de *Besançon*, tint sa Séance Publique le 24. Août dernier. M. *Dagay*, Président de l'Académie, en fit l'ouverture par une Dissertation, qui avoit pour objet l'examen de cette Question, *Si le Comté de Bourgogne a fait partie du Roïaume de la Bourgogne transjurane?* Avant d'aprofondir ce point obscur de l'Histoire, M. *Dagay* retrace les causes du démembrement du vaste Empire de *Charlemagne*, sous ses foibles Successeurs : „ L'ancien Roïaume de *Bourgogne*, réuni à la Monarchie *Françoise*, „ servit de prétexte à l'Ambition de quelques Seigneurs affés puissans, pour n'avoir à desirer que le Titre de Roi. *Boson* „ porta le premier coup à l'Autorité des Rois de *France*, dans cette partie de leurs Etats, „ & le succès de son entreprise fut un signal de Révolte. *Rodolphe*, à l'exemple „ de cet heureux Usurpateur, ne tarda pas „ d'enlever aux Successeurs de *Charlemagne* „ cette autre partie de la *Bourgogne*, située „ entre les *Alpes* & le Mont *Jura*.  
L'Auteur présente ensuite une vive image

des conjonctures qui favorisèrent l'établissement de ces deux Roiaumes & dont *Rodolphe* se prévalut pour se faire reconoitre Roi de la *Bourgogne transjurane*, dans l'Assemblée des Grands & des Evêques, qui fut convoquée à *St. Maurice* en *Valais*. Si la *Bourgogne supérieure cis-jurane* fut comprise dans ce nouveau Roiaume, c'est surquoi les Historiens ne sont pas d'accord.

L'Auteur des Mémoires historiques du *Comté de Bourgogne* pense, que la plus grande partie de cette Province fut soumise à la Domination de *Rodolphe*, dès le commencement de son Règne. L'Historien du *Duché de Bourgogne* prétend au contraire, que la *Franche Comté* n'a point reconnu d'autres Souverains que les Rois de *Germanie*, depuis le Traité de 870. jusqu'à sa réunion à la Couronne, par la mort de *Louis III.* Roi de *Germanie*.

Mr. *Dagay* croit trouver la solution de ces difficultés, dans les Révolutions que cette Province éprouva, dans un Siècle si fécond en changement. Il fixe trois Epoques propres à répandre de la clarté sur ces tems obscurs.

La première comence avec le Roiaume de la *Bourgogne transjurane* en 888. *Rodolphe I.* qui en fut le Fondateur, atira dans son parti les Peuples du *Comté de Bourgogne* : Plus

sieurs Actes d'Autorité, qu'il exerça dans cette Province, en rendent témoignage, & le choix qu'il fit de *Théodoric*, Archevêque de *Besançon*, pour remplir la Place de Chancelier, prouve que cette Capitale de la *Franche-Comté* lui étoit soumise.

La seconde Epoque se prend à la mort de *Louïs III.* Roi de *Germanie*, dernier Prince de la Branche de *Louïs de Bavière*. Outre la *Germanie*, il laissoit à *Charles le Simple* des Droits incontestables sur le Roïaume de *Lothaire*. Les *Germain*s se séparèrent impunément de l'Empire *François* & *Gislebert*, Duc de *Lorraine*, qui voulut s'oposer à l'Electon de *Comrad*, se soumit, après avoir tenté une résistance inutile.

Il paroît que *Charles le Simple*, dissimulant alors ses justes prétensions, s'attacha seulement à réunir cette portion du Roïaume de *Lothaire*, qui avoit reconu jusques là, les Rois de la *Bourgogne transjurane*, & le Comté de *Bourgogne* forma sans doute la partie la plus considerable des nouveaux États, dont il comença à jouir.

Sous le Règne de *Raoul*, qui détrôna *Charles le Simple*, le Comté de *Bourgogne* continua de reconoitre le Roi de *France* pour Souverain.

*Louïs d'Outremer*, qui remonta sur le Trône de ses Pères, après la mort de *Raoul*,

posséda encore quelque tems le *Comté de Bourgogne*. En 938. il disposa des Abaies de *Faverney* & d'*Amfouvelle*; mais cet Acte fut la dernière trace de l'Autorité des Rois de *France* sur cette Province, qui rentra sous la Domination des Rois de *Bourgogne*. M. *Dagay* fixe à l'Année 939. cette dernière révolution, qui forme sa troisième Epoque. Les disgraces qui arrivèrent à *Louis d'Outremer*, lors qu'il voulut contenir ses Vassaux dans leur Devoir, furent la source du changement qui s'introduisit de nouveau dans cette Province. *Hugues le Noir*, qui gouvernoit le *Comté de Bourgogne*, quoique dépouillé par ce Prince d'une partie de son Autorité, lui fut fidèle & ce fut par son secours, que le Roi de *France* remporta d'abord de grands avantages sur *Othon*, Roi de *Germanie*, qui favorisoit les Mécontens; mais de fâcheux revers faillirent à détronner *Louis*. La *Bourgogne* fût ravagée & le Comte *Hugue* ne conserva son Gouvernement, qu'en renonçant à la Domination du Roi de *France*. Cette Province se réunit alors à la *Bourgogne transjurane*, par les Victoires du Roi de *Germanie*, qui s'étoit emparé de la Personne de *Conrad*, Roi de *Bourgogne*, & qui gouvernoit ses Etats pendant sa Minorité. Cette Révolution est certaine, puisque dès lors tous les Actes furent datés du

Règne de *Conrad*: L'Investiture de la Terre de *Salins* & différentes Donations faites à l'Eglise Métropolitaine de *Besauçon*, en forment des preuves remarquables.

Dans le Siècle suivant, la mort de *Rodolphe le Fainéant* éteignit le Roiaume de la *Bourgogne transjurane*, qui se confondit, dans la personne de l'Empereur *Conrad*, avec des Etats plus considérables.

Après cette Dissertation, M. le Président de *Courbouzon*, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, fit l'Eloge historique de Mr. *Bietrix*, Conseiller au Parlement, décédé le 30. Janvier de cette Année. Ce Jurisconsulte célèbre, ce digne Magistrat, avoit formé une Association, pour traiter alternativement chaque Semaine un Sujet d'Eloquence & un Point d'Histoire, & il fut l'un des premiers, sur lesquels feu M. le Duc de *Tallard* jetta les yeux, pour former l'Etablissement & doner du lustre à cette Académie,

L'Eloge de Mr. *Bietrix* fut suivi de la Distribution des Prix. Mr. *Dagay* anonça que l'Académie avoit décerné le Prix d'Eloquence à un Discours qui a pour Devise; *Plus vident Oculi quàm Oculus*; & qu'elle avoit jugé digne de l'*Accessit* le Discours de M. *Bergier*, Curé de *Flangebouche*.

La Question de l'Académie étoit, *Pour-*

qu<sup>o</sup>i le Jugement du Public est ordinairement exempt d'erreur & d'injustice ? M. Durey d'Harnoncour, Auteur de l'Ouvrage couronné, distingue d'abord ces Opinions momentanées, ces Rumeurs soudaines, semblables aux Flots de la Mer, que le moindre Nuage met en fureur, & qu'un Ciel plus serein fait tout à coup rentrer dans le calme & dans le silence, d'avec ce Jugement du Public, qui est le fruit de la réflexion; la combinaison de toutes les Idées, le résultat des divers Sentimens. Ce Jugement est presque toujours exempt d'erreur & d'injustice, „ parceque les Lumières du Public sont „ moins bornées & plus pures; ses vûes sont „ moins intéressées & plus libres, que celles des Particuliers.

L'étendue des Lumières du Public se fait sentir par le seul dénombrement des différentes sortes d'Esprit, qui forment la plus saine partie de ce Tout, qu'on appelle Public: Esprits vastes, qui, avant que de porter leur Jugement, embrassent un Objet tout entier, l'analysent, le décomposent & en examinent toutes les faces: Esprits fins & déliés, qui, nés avec un Goût sûr & exquis, avec un Tact subtil & délicat, savent discerner le mauvais d'avec le médiocre, le médiocre d'avec le bon, le bon d'avec l'excellent: Esprits fermes auxquels, ni l'obs.

curité d'un Home sans réputation, ni la célébrité d'un Personage illustre ne peuvent point faire illusion ; qui jugent un Héros sur ses Actions, non sur sa Renommée ; un Auteur sur ses Ouvrages, non sur son Nom : Esprits discrets & retenus, qui, soigneux de leur propre gloire, savent se respecter assés, pour ne pas hazarder un Jugement incertain ; qui ont mieux aimé exceller dans une Partie, que d'être superficiels en tout, & qui sont également persuadés, que la même Personne ne peut pas tout savoir, & qu'elle ne doit pas juger de tout. „ Il est „ constant, dit Mr. d'*Harnoncour*, que ce „ sont ces Homes, guidés par le Génie, „ inspirés par le Sentiment, éclairés par „ l'Etude, instruits par l'Expérience, qui „ donent le ton dans la Société, qui for- „ ment le Jugement du Public. La diver- „ sité, l'oposition même qui se rencontrent „ quelquefois dans leurs Opinions, ne font „ que rendre leur décision plus infallible, „ parce que cette contrariété donne lieu à un „ examen plus sérieux & plus mûr. . . Du „ choc des Idées sort la Lumière ; leur Ju- „ gement, une fois établi, passe de bou- „ che en bouche, devient le Langage uni- „ versel.

Après avoir développé la supériorité des Lumières du Public, Mr. d'*Harnoncour* passe

à l'intégrité de ses Vûes. La Crainte ou la Flaterie, l'Amitié, la Haine ou la Jalouſie n'ont aucun poids dans ſa Balance. „ C'eſt, „ dit il, un Juge Souverain, qui ne craint „ point que ſes Arrêts ſoient réformés; c'eſt „ une eſpèce de Monarque univerſel, qui „ ne peut-être comptable à Perſone de ſes „ Jugemens; c'eſt un Cenſeur intrépide, „ qui va prendre juſques ſur leurs Trônes „ les Héros & les Rois, pour les placer ſe- „ lon leurs rangs au Temple de la Gloire, „ ou dans la Région de la Honte & de l'O- „ propre.

L'Orateur cite enſuite des Exemples des Arrêts du Public, marqués au Coin du Diſcernement & de l'Equité, & il en fait un Parallèle avec ceux des Particuliers. Le conſtraſte qui en réſulte ajoute un nouvel éclat à l'eſpèce d'infaillibilité qu'on attribue aux Décifions du Public,

Le Prix de Littérature fut ajugé à une Diſſertation qui a pour Déviſe: *Tu regere imperio Populos, Romane, memento.* L'Auteur eſt *Don Jourdan*, Prieur des Bénédictins d'*Autun*. Les Diſſertations de *Mr. Trouillet*, Curé d'*Ornans*, de *Mr. Bergier*, Curé de *Flangebouche*, & de *M. Chevalier*, Maître des Comptes de *Dole*, ont été jugées dignes de l'*Accéſſit*,

*Don Jourdain* cherche d'abord à relever la Matière qu'il traite, par l'idée de grandeur que les Romains imprimoient à tous leurs Ouvrages. „ Tout diférens de la plupart „ des Conquérens, qui ne se font rendus „ célèbres que par la ruine des Villes & le „ pillage des Provinces, ils n'ont pas moins „ fait confister leur gloire à s'attacher les Peu- „ ples & à les gouverner avec sagesse, qu'à „ les vaincre & à les assujettir. Ils se font „ appliqués à rendre leur Domination aimable, à civiliser les Nations conquises & à leur faire oublier la perte de leur liberté, par toutes sortes d'avantages : C'est à ce but que tendoient les Colonies, qu'ils établirent dans les Provinces subjuguées, les Temples, les Bains, les Théâtres & tant d'autres Edifices, qu'ils y firent construire. Mais parmi ces Ouvrages publics, il n'y en a point où ils aient réuni avec plus de succès, l'utilité à la magnificence, que dans les Voies militaires, qu'ils ont faites dans toute l'étendue de l'Empire.

L'Auteur fait voir en général, l'utilité de ces Chemins : Il expose ensuite les raisons particulières, qui ont dû porter les Romains à multiplier les Routes dans la *Séquanie*. „ Cette Province voisine du *Rhin*, des *Alpes* & du *Rhône*, devenoit, par sa situa-

„ tion, un passage intéressant pour se ren-  
 „ dre par la Ligne la plus droite, des *Al-*  
 „ *pes grèques & pennines* dans les *Gaules*,  
 „ sur l'*Océan* & en *Germanie*.

Avant que d'entrer dans le détail des Voies que les *Romains* construisirent chez les *Séquanois*, *Don Jourdain* a crû devoir donner une notice de trois Routes, que *César* trouva dans leur Pais. La première est celle que les *Helvétiens* furent obligés de prendre, pour pénétrer dans l'intérieur des *Gaules*, lorsqu'ils formèrent le projet d'aller s'établir en *Saintonge* \*. Les deux autres Routes, indiquées dans les *Comentaires* de *César*, sont celles, qui conduisoient au Camp d'*Arioviste*, lorsque l'Armée Romaine s'empara de *Besançon*. L'une, qui étoit la plus courte, remontoit le *Doubs* du côté de *Baume* & de *Clerval*, par des *Défilés* & d'épaisses *Forêts*. L'autre Route se détournoit par un Pais plus ouvert, & quoiqu'elle fut la plus longue, elle n'étoit que de 40. Milles. On découvre par là, que ce n'est point à *Dampierre*, près de *Mandeure*, ni sur les bords du *Rhin*, qu'*Arioviste* fut défait par *César*; il n'y a que la *Plaine de Granges*, qui convienne à toutes les circonstances de cette célèbre *Expédition*.

---

\* *Cæs. Lib. I. de Bello Gall.*

Dès lors *Agrippa*, Gendre d'*Auguste*, choisit *Lion*, pour en faire le Centre de 4. grandes Voies : *Ex hoc loco*, dit *Strabon* \*, *partitus est Vias ; unam quæ per Cemmenos Montes usque ad Antones & Aquitaniam, aliam ad Rhenum, tertiam ad Oceanum ; . . quarta ducit in Agrum Narbonensem.* C'est sur ce Passage que l'Auteur se fonde principalement, pour conduire par la *Bresse* la Route du *Rhin*, que ce Géographe indique.

*Strabon* parle encore d'une Route par le *Mont Jura*, qui se divisoit ensuite en deux branches, dont l'une aboutissoit au *Rhin* & l'autre à l'*Océan*.

*Don Jourdain* parcourt ensuite les différentes Voies de la *Séquanie*, qui sont désignées dans les Tables de *Peutinger* & dans l'*Itinéraire d'Antonin* : Il s'éforce de concilier ces deux Monumens l'un avec l'autre & avec l'état présent des lieux. Il termine son Ouvrage par le plan qu'il s'est formé de plusieurs Routes de traverse, dont il a découvert quelques vestiges, dont le passage semble encore tracé dans le nom des lieux qu'elles traversoient, & qui de la Capitale, paroissoient dirigées dans tous les endroits, où il y avoit des Salines ou des Bains fréquentés, du tems des *Romains*, & où l'on a trouvé des

---

\* Lib. IV.

rtines de Batimens antiques, des Mosaïques, des Inscriptions & des Médailles. L'Auteur a joint à sa Differtation, une Carte fort étendue de l'ancienne Séquanie, qui répand un grand jour sur ces Discussions.

La Lecture de cet Ouvrage fut suivie de celle d'un Mémoire de Mr. Robert, Directeur de la Forge de Ruffec, en Angoumois, qui a remporté le Prix des Arts. L'Académie avoit invité les Artistes à donner la meilleure manière de construire & de gouverner un Fourneau à fondre des Mines de Fer, relativement à leurs différentes espèces, de diminuer la consommation du Charbon, d'accélérer le tems de chaque coulée & de donner une meilleure qualité au Fer & à la Fonte.

M. Robert, après avoir pris dans son sujet ce qu'il peut y avoir d'historique, pour en former le Préambule de son Mémoire, distingue d'abord deux espèces de Mines, qui font varier la méthode de construire & de gouverner un Fourneau. Les Mines froides, qu'on tire d'une Terre grasse, sont les plus difficiles à fondre, parce que la qualité de cette Terre est froide & qu'elle se durcit plutôt qu'elle ne se fond; ce qui cause souvent des embarras considérables, si l'intérieur du Fourneau ne présente pas des ressources contre cet inconvénient. Les

Mines chaudes, que l'on trouve dans des Terrains sabloneux & pierreux, sont les plus faciles à fondre, sans doute parce que les Sables & les Cailloux, dont la nature est disposée à la vitrification, occupent moins de particules de Fer, que les Terres grasses.

L'Auteur décrit trois espèces de Fourneaux; la première pour les Mines les plus froides; la seconde pour les Mines les plus chaudes, & la troisième pour fondre les Mines chaudes & froides, que l'on a mêlées ensemble.

Après avoir dirigé la construction de ces différens Fourneaux, il passe à la manière de les gouverner. Ses Prédécesseurs dans la Forge avoient coutume de faire six grosses charges de Charbon en 12. heures; il imagina que deux petites charges séparées fondroient plus de Mines, qu'une grosse charge qui les égaleroit, parce que les Matériaux, en rafraichissant plus souvent la partie supérieure du Fourneau, devoient concentrer la chaleur dans la Cuve, où la Mine se délie.

La plus importante observation de Mr. Robert a pour objet d'épurer les Mines, parce que c'est le moien le plus efficace de diminuer la consommation du Charbon & de doner une meilleure qualité au Fer & à la Fonte. On ne peut contester le double

avantage qu'on se procure en nétoiant les Mines avec le plus grand soin. Châque espèce de Mine se trouve dans des Terres, dont la qualité est contraire au dissolvant qu'elle exige, pour se réduire en fusion. La première action du feu, qui se porte sur les matières étrangères, dont la Mine est chargée, est en pure perte, tandis qu'elle pourroit être uniquement employée à fondre la Mine. L'Auteur décrit trois sortes de Lavoirs, qu'il trouva établis en *Angoumois* & dont deux sont connus en *Franche-Comté*, mais come, avec leur secours, il n'ateignoit pas encore le point de perfection qu'il s'étoit proposé, il inventa un autre Lavoir, dont il a joint les Plans & Profils à son Mémoire. Pour s'en faire une idée, il suffit de se représenter une Cuve quarée de quatre pieds, dont le fond est composé de Madriers, garnis de tole. Ce fond est percé de plusieurs trous de telle mesure, que les grains de Mine ne puissent s'échaper par ces ouvertures. La Cuve est élevée de deux pieds au dessus du Terrain, pour faciliter l'écoulement de l'Eau, qui est introduite par un Canal. L'Eau, fécondée d'une espèce de Rateau de Fer, dont un Home se sert pour remuer la Mine, détache efficacement les parties hétérogènes, parce qu'il n'y a point de Terre qui résiste au frottement du Fer contre

de Fer. „ Il est prouvé, dit Mr. Robert,  
 „ que ceux qui m'ont précédé dans la régie  
 „ de ces Forges, consommoient chèque Année  
 „ 4700. Sacs de Charbon au delà de ce  
 „ qu'il m'en faut, pour la même quantité  
 „ de Fonte; ce qui fait une épargne de 12.  
 „ à 1500. Cordes de Bois par An, sur le  
 „ seul Fourneau.

„ Ce moien extrêmement simple pour par-  
 „ venir à cette épargne, contribue encore à  
 „ perfectionner la qualité du Fer. Si on ne  
 „ réussit pas à purger la Mine de ces Matières  
 „ étrangères, elles se mêlent avec elle, lors  
 „ de la fusion & en altèrent conséquemment  
 „ la bonté; elles diminuent d'ailleurs le degré  
 „ de chaleur, qui peut être nécessaire pour  
 „ purifier la Fonte.

La Séance fut terminée par l'anonce des  
 Sujets proposés pour les Prix de l'Année  
 1757. les deux premiers, fondés par Mr. le  
 Duc de Tallard & le troisième par la Ville  
 de Besançon. Le Prix d'Eloquence est une  
 Médaille d'or de la valeur de 350. Livres.  
 Le Sujet du Discours, qui doit être d'en-  
 viron demi heure, sera; *Pourquoi dans la  
 Société a-t-on communément plus d'indulgence  
 pour les Vices, que pour les Rixicules.*

Le Prix de Littérature est une Médaille  
 d'or de la valeur de 250. Livres. Le Sujet  
 de la Dissertation sera; *Est-ce à titre de*

*Conquête, ou à titre d'Hospitalité, que les Bourguignons se sont établis dans les Gaules?*

Le Prix des Arts est une Médaille d'or de la valeur de 200. L. destinée à celui qui indiquera *La meilleure manière de remédier aux engorgemens des Moulins ; dans les crües d'Eau.*

**L**E 25. Août, Mr. d'ESMERI, Directeur de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, fit l'ouverture de la Séance publique de cette Société, par un Mémoire *sur les avantages de l'Inoculation de la Petite-Verole, dans les Enfans au dessous de 14. Ans.*

Les autres Ouvrages, qui remplirent la Séance, furent une Dissertation physique du R. P. Robbe, Feuillant, *sur les Pétrifications d'Albert*; une Dissertation littéraire de M. Collignon, *sur l'utilité d'écrire en François des Sciences & des Arts*; les *Eloges de M. Vaissette & de M. de la Fautrière*, Académiciens honoraires, par M. Baron, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Mr. Clicquon, de Rheims, couronné l'Année précédente, remporta encore le Prix, par un Mémoire historique & raisoné, *sur l'état du Commerce en France, depuis Hugues Capet, jusqu'à François I.*

Pour Sujet de l'un des Prix de 1757. l'Académie propose: *L'Œconomie des Matières combustibles dans les Fourneaux, les Foyers*

*Et Poëtes , sans diminuer ni ralentir les effets du Feu , surtout dans les Fourneaux.*

A défaut de Mémoires, qui traitent ce Sujet dans toute son étendue , le Prix sera donné à celui , qui en traitera bien une partie.

L'autre Prix sera ajugé à celui qui traitera le mieux ces Questions : *Quels sont les obstacles qu'aportent au travail Et aux progrès de l'Industrie , les Communautés ou Corps de Métiers ? Quels sont les avantages qui reviendroient à l'Etat de leur suppression ? Quelle seroit la meilleure méthode d'y procéder ? Si les secours que ces Corps ont fournis au Roïaume en diférens tems, lui ont été utiles ou nuisibles ?*

Les Ouvrages seront reçûs jusques au 1er. Juin prochain.

**M**R. le Président de *Lavaux-Martin* , Directeur de l'Académie Roïale des Belles-Lettres de la ROCHELLE , fit l'Ouverture de la dernière Séance-Publique de cette Société, par un Discours éloquent & concis sur l'agrément & l'utilité des Sciences & des Arts. Avant que d'entrer dans le détail , il présenta ce qu'il y a de plus aparent , dans l'utilité des Sciences & des Arts, considérés sous un point de vüe général. En Citoyen zélé, il fit voir que les Empires avoient été d'autant plus florissans, que les Lettres y étoient mieux cultivées : En Philosophe

Chrétien, il leur attribua pour prérogative essentielle & primitive, celle d'éclairer l'Esprit & de former les Mœurs & il s'appuya sur des Exemples frappans de l'Histoire ancienne & moderne.

Il détruisit ensuite l'opinion de ceux qui prétendent, que le Sommet des Arts & des Sciences est la seule Place honorable qu'on puisse tenir. Il encouragea tout le monde à entrer dans la Carrière, par l'utilité & l'agrément qu'on est sûr d'y trouver, à quelque point que l'on parvienne, pourvu toutefois que l'on sâche éprouver ses forces, reconnoître ses talens, suivre la Nature sans la forcer. Il fit plus; il persuada qu'il n'étoit presque personne, qui ne pût s'y promettre quelque sorte de succès. „ L'Homme a en lui même les se-  
 „ mences de toutes les Vérités & les princi-  
 „ pes de toutes les Sciences; ce sont des  
 „ Germes, qui n'attendent que la culture,  
 „ qui se développeront sûrement à propor-  
 „ tion qu'on les nourrira, & produiront des  
 „ Arbres, sinon chargés de Fruits, du-  
 „ moins ornés de Fleurs.

La Logique, ou l'Art de penser, comé l'Introduction nécessaire à toutes les autres Sciences, attirera ses premiers regards. C'est elle qui dirige les Opérations de nôtre Esprit, qui, par l'application de ses Règles, débrouille le cahos de nos Idées, les range

dans un ordre successif & méthodique, en fait remarquer la liaison, en découvre les rapports, nous prémunit contre les inductions fausses & précipitées, assure nos jugemens & mettant dans nos Discours l'ordre & la méthode, répand sur toute la Société son agrément & son utilité.

Les recherches profondes de la Métaphisique, présentent d'abord un aspect assés peu riant; mais il faudroit n'être jamais rentré en soi même, pour les croire tout à fait incapables d'agrémens. Le silence de l'Âme, le calme des Passions, la poursuite de la Vérité ont fait goûter aux Sages contemplatifs, des plaisirs d'autant plus épurés & plus solides, que l'Esprit est au dessus des Sens. Rien n'égale d'ailleurs l'utilité de cette Science, puisqu'elle nous conduit, d'abstractions en abstractions, jusqu'à la conoissance de l'Être par excellence, de la Divinité; & que nous faisant ensuite descendre aux objets créés, elle nous montre les essences des choses, le tems, le lieu, le mouvement, l'espace, & nous découvre, autant qu'il est permis à des Créatures bornées, la nature de ce Soufle, qui nous anime, de ce Raion de la Divinité, de nôtre Âme, dont elle nous assure l'incorruptibilité.

Si les objets de la Phisique ne semblent pas si sublimes, ils nous conduisent cepen-

dant avec moins d'efforts & plus d'agrémens aux mêmes conclusions. Le tableau de la Nature, que cette Science étale à nos yeux, nous infinüe, par une douce persuasion, l'existence d'un premier Moteur, autant que les Raisonnemens de la Métaphisique nous en démontrent la nécessité avec force & conviction. Pour mieux faire goûter les agrémens & l'utilité de cette Science, M. de *Lavaux* la personifia & la plaçant successivement dans ses différens règnes, il montra comment elle enchante nos regards, par le spectacle varié & toujours renaissant d'une riante Campagne; comment elle pourvoit à notre subsistance, par la culture de la Terre; à notre défense & à tous nos besoins, en tirant de son sein tous les Minéraux, pour les convertir en Métaux précieux, & les façonner ensuite en tant de manières différentes; à notre Vie même, pour-la soutenir ou la prolonger, par les sucs des Simples & les extraits des Mixtes qu'elle nous prépare; comment surtout elle a guéri la plus funeste des Maladies de notre Ame, la Superstition. En soumettant les Eclipses au calcul, en posant les Loix suivant lesquelles les Astres doivent fournir leur carrière périodique & nécessaire, elle nous a fait voir, que nous y attachions ridiculement notre sort, que ces Globes, qui embéllissent la Voute étherée,

n'étoient point faits pour nous inspirer de la peur, quelque phase qu'ils pussent éprouver, mais pour nous éclairer, nous échauffer, nous plaire, nous instruire & régler nos pas sur le Globe que nous habitons.

Mr. de *Lavaux* parcourût, avec la même précision, les agrémens & l'utilité que nous retirons de l'Eloquence, de la Poësie, de l'étude des Langues, de quelques Arts libéraux & mécaniques, mais surtout de la Science de l'Histoire, nécessairement accompagnée de la Chronologie & de la Géographie, sans lesquelles il est impossible d'en profiter.

Mr. de *Lavaux* avoua que l'on pouvoit faire de facheux abus de tous les Arts & de toutes les Sciences : Il déplora surtout, par rapport à l'Eloquence & à la Poësie, le mauvais usage que quelques Auteurs trop fameux ne cessoient de faire de leurs Talens ; mais il mit ces abus sur le compte de l'erreur, de l'illusion, de la corruption & de la dépravation des Mœurs, dont l'Eloquence & la Poësie ne sauroient être responsables, *Le Jour le plus serein*, dit-il, *n'est jamais sans quelque Nuage ; mais le Soleil ne perd pas pour cela sa clarté & nous n'en ressentons pas moins la bénigne influence de ses Rayons.*




---



## AVIS LITÉRAIRES.

LE Dictionnaire François & Allemand & Allemand & François de Mr. François Louis Poetevin, Régent à Lausanne, vient d'être imprimé à Bâle, en 2. Vol. in 4to. Cet Ouvrage, long-tems désiré du Public, est très bien exécuté. Il s'y trouve une très bonne Taille douce, qui représente les XIII. Cantons, & quelques uns de leurs Confédérés, de la façon la plus distincte. On a intitulé ce Livre *Nouveau Dictionnaire Suisse* pour le distinguer de tout autre, & on pourra le demander sous ce Titre chez les Libraires. Il est incontestable que ce Dictionnaire surpassé de beaucoup tous ceux qui ont paru jusques à présent. Le Stile, dans les deux Langues, y est des plus élégans & il est si richement pourvû de toutes sortes de termes & de façons de parler, que les Persones de tout état & de toutes professions y trouveront ce qu'ils ont inutilement cherché jusques ici, dans tous les autres Ouvrages de ce genre. On peut en avoir à *Strasbourg*, chez le Sr. Jean Godefroi Bauers Libraire; à *Bâle*, chez le Sr. J. Rod. Jus. Hoff, & dans d'autres Villes. Le Prix est de 4. Fl. 30. Creutzers.

La 2me. Edition de la *Nourriture de l'Âme*, par M. *Ostervald*, revue & corrigée par l'Auteur, vient aussi de sortir de la Presse.

Le Sr. *Jean Jaques Schorndorff*, Libraire à *Bâle*, aiant aquis le Fond de Livres de la *Veuve de Jean Rodolphe Pistorius* débite entr'autres Ouvrages :

*Eclaircissemens & Reflexions sur les 4. Evangelies & les Actes des Apôtres*, par Mr. *Barnaud*, Pasteur à la *Tour*, 5. Vol. 4to. *Bâle* 1750. à L 10. de France.

*Tables Politiques de la Suisse*, par Mr. *Faber*, Pasteur, fol. *Bâle* 1746. à L. 1. 10. f. de France.

On trouvera chez les Frères *Claude & Antoine Philibert*, Libraires à *Genève* les Livres suivans :

*Histoire de Dannemarck* 4to. 2. Vol. avec les Monumens de la Mythologie des *Celtes*, par Mr. *Mallet*, Professeur.

*Sermons d'Ostervald, Père & Fils*, avec la Vie de l'Auteur, 8vo. 2. Vol. 1756.

*Ciro riconosciuto del Sarti.*

*Forme du Gouvernement de Suède*, avec quelques Pièces concernant le Droit Public de ce Roïaume.



## AUX EDITEURS.

*Sur une Lettre inserée dans le Journal de Sep-  
tembre , p. 322.*

M E S S I E U R S .

**S**I le jeune Home qui a pris mon Nom dans votre Journal de Sept. pag. 322. a voulu jeter du ridicule sur moi, il ne pouvoit mieux y réussir qu'en m'attribuant son Ouvrage. S'il respectoit autant que moi le Public, s'il le conoissoit aussi bien, il se garderoit bien d'écrire. Au reste je lui pardone de bon cœur l'emploi qu'il a fait de ma signature, lui permettant même de l'emploier autant qu'il lui plaira, s'il croit que ce soit un Moien de donner quelque considération à ses Ouvrages. Mes Amis savent que je n'écris point. Si j'écrivois, je le ferois pour être utile; mais à présent, je conois trop.

*Quid valeant humeri, quid ferre recusent.*

Je suis &c.

GENEVE.

MOL.... Pr.....



## REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES \*.

**L'**Amour se soutient par l'Espoir ;  
 L'Amitié par la Prévenance ;  
 Le Zèle par la Récompense ;  
 L'Autorité par le Pouvoir ;  
 La Foiblesse par la Prudence ;  
 Le Crédit par la Probité ;  
 La Bone-Humeur par la Santé ;  
 La Santé par la Tempérance ;  
 L'Esprit par le Contentement ;  
 Le Contentement par l'Aisance ;  
 L'Aisance par l'Arrangement ;  
 Celui-ci par la Vigilance.

\* Note des Editeurs. Nous avons balancé, si nous donnerions cette Pièce, que nous avons d'abord reconnue n'être pas entièrement nouvelle. Cependant, come les Maximes qu'elle renferme sont excellentes en elles mêmes & que d'ailleurs il est probable que la plupart de nos Lecteurs n'auront pas eu occasion de les voir ainsi rassemblées, nous avons crû qu'elles pourroient leur faire plaisir. Néanmoins, come nous ne voudrions pas présenter au Public pour neufs, des Morceaux qui ne le seroient pas, nous prions nos Correspondans de ne pas nous envoyer come de leur crû, ce qui sera ancien ; nous pourrions y être aisément trompés. Il n'est pas possible de tout se rapeller & moins encore de tout lire.

Plus de Douceur que de Beauté  
 Me semble aux Filles nécessaire.  
 Plus d'éclat que de Vérité  
 Dans un Auteur ne me plait guère.

Pour être heureux il faut avoir  
 Plus de Vertu que de Savoir ;  
 Plus d'Amitié que de Tendresse ;  
 Plus de Jugement que d'Esprit ;  
 Plus de Santé que de Richesse ;  
 Plus du Repos que de Profit.

Petit Bien , qui ne doit rien ,  
 Petit Jardin , petite Table ;  
 Petit Minois , qui m'aime bien ,  
 Sont pour moi chose délectable ;  
 J'aime à trouver, quand il fait froid,  
 Grand Feu dans un petit endroit.  
 Les délicats font grande chère ,  
 Quand on leur sert petit Repas ,  
 De grand Vin dans un petit Verre ,  
 De grands Mets dans de petits Plats.  
 Il résulte de ce langage  
 Qu'il ne faut jamais *Rien de trop.*  
 Que de Sens renferme ce mot !  
 Qu'il est judicieux & sage !  
 Trop de Repos nous engourdit ;  
 Trop de Travail nous rend sauvage ;  
 Trop de Vin nous rend abruti ;  
 Trop de Fracas nous étourdit ;  
 Trop de Froideur est Indolence ;

Trop d'Amour trouble la Raifon ;  
 Trop de Remède est un Poifon ;  
 Trop de Finesse est Artifice ;  
 Trop de Rigueur est Dureté ;  
 Trop d'Audace Témérité ;  
 Trop d'Oeconomie Avarice ;  
 Trop de Bien devient un Fardeau ;  
 Trop d'Honeurs est un Efclavage ;  
 Trop de Plaisirs mène au Tombeau ;  
 Trop d'Efprit nous porte dommage ;  
 Trop de Confiance nous perd ;  
 Trop de de franchise nous deffert ;  
 Trop de Bonté devient Foibleffe ;  
 Trop de Gout fait que tout nous bleffe ;  
 Trop de Lumière ofufque l'Oeil ;  
 Trop de fierté devient Orgueil ;  
 Trop de complaifance est baffeffe ;  
 Trop de Talens enflent le Cœur ;  
 Trop de Hauteur est petiteffe ;  
 Trop de Politeffe fadeur.  
 Le Trop pourroit , à le bien prendre ,  
 Aifément fe changer en bien ;  
 Le mal vient faute de s'entendre  
 Le tout fouvent dépend d'un Rien.  
 Un Rien est de grande importance :  
 Un Rien produit de grands éfets ;  
 En Amour , en Guerre , en Procès  
 Un Rien fait pancher la balance.  
 Un Rien nous pouffe auprès des Grands ;  
 Un Rien nous Fait aimer des Belles ;

Un Rien fait sortir nos Talens ;  
 Un Rien déränge nos Cervelles.  
 D'un Rien de plus, d'un Rien de moins,  
 Dépend le succès de nos soins.  
 Un Rien flate quand on espère ;  
 Un Rien trouble lorsque l'on craint ;  
 Amour ! Ton feu ne dure guère,  
 Un Rien l'allume, un Rien l'éteint.

---

E N I G M E.

L'Aimable & savante Uranie  
 Avec plaisir me manie :  
 Je fers également  
 A l'Artiste, au Savant.  
 J'ai deux Jambes mobiles  
 En cela très utiles ;  
 L'une me sert de Pivot :  
 Si tu me tiens, tu n'ès pas fot.

A U T R E.

Aldé du feu l'on me produit  
 Et par le feu l'on me détruit.  
 Le même jour voit la fleur la plus belle  
 Eclorre & mourir.  
 La même nuit me voit comè elle  
 Briller & périr.

## T A B L E.

<b>P</b> <i>Araphrase du Discours de St. Paul à l'Aréopage , avec des Remarques critiques.</i>	P. 481
<i>Eloge du Sable.</i>	505
<i>Réflexions sur la manière d'inspirer aux Homes le goût de la Vertu.</i>	517
<i>— Sur quelques Sources de Cruauté peu reconues.</i>	524
<i>Lettre à l'Auteur de l'Ecrit qui a pour Titre Rien de trop.</i>	530
<i>Mémoires de Séty.</i>	534
<i>L'Abeille Literaire V. Essai.</i>	556
<i>Nouvelles Académiques ; Séances , Prix &amp; Extraits de Discours.</i>	578
<i>Avis Literaires.</i>	599
<i>Aux Editeurs à l'ocasion d'une Lettre insérée dans le Journal de Sept. p. 324.</i>	601
<i>Réflexions Philosophiques.</i>	602
<i>Enigmes.</i>	609

---

Le Mot du Logogriphe du Mois de Septembre est PLEONASME ; & celui de l'Enigme d'Octobre, MONTRE à répétition.